



N°7 Janvier 2015

Le Courrier du Prince

Bulletin d'information de l'association
Les Amis de Talleyrand
Château de Valençay, 36600 Valençay

Editorial

Par Roland Martinet, Président de l'association Les Amis de Talleyrand

Chers Amis de Talleyrand, chers lecteurs,

L'année 2014 fut riche d'activités pour notre association. Rappelons en l'essentiel.

Votre Conseil d'Administration s'est réuni à cinq reprises pour coordonner et mettre en œuvre les actions selon les orientations adoptées par l'Assemblée Générale.

Sans avoir pu, encore, réaliser de voyage à l'étranger, nous avons visité un lieu où se rendit bien souvent Talleyrand : le Château de La Malmaison, sous la conduite de notre guide professionnelle et dévouée, membre de notre association.

Au titre des conférences, mentionnons celles données par votre président en début d'année à Vichy (03) et à Mulhouse (68) « C.M. de Talleyrand Périgord : une vie , une œuvre sans pareilles »; celle au château du Marais (93) « Courlande » par notre ancienne présidente ; à Cholet (49) « (Re) découvrir Talleyrand » par notre responsable du groupe Facebook ; « Des Hidalgos en Berry : les Princes d'Espagne à Valençay » par le directeur des archives départementales de l'Indre, membre de notre association ; à nouveau au Marais (91) : « Un Talleyrand dans la Grande Guerre » (voir articles dans le présent bulletin), etc. Merci

à tous ces orateurs et à nos délégués régionaux ayant assuré l'intendance.

Votre association fût également représentée en diverses autres manifestations ; l'écho de certaines figures en bonne place dans le présent bulletin. Le rapport d'activité présenté à l'AG d'octobre (et disponible) vous en dresse un état exhaustif.

Les manifestations diverses à l'occasion de l'AG, les 10-11 et 12 octobre 2014 à Valençay, vous seront exposées dans un compte rendu - déjà présent sur le site internet de l'association - qui figurera dans la prochaine « Lettre d'information aux adhérents », laquelle a pris son régime de croisière à raison de quatre numéros par an.

Tout au souvenir de notre personnage, nous vivons dans notre temps et le nouveau groupe Facebook « Amis de Talleyrand », riche déjà de plus de cent membres (mais encore trop peu de l'association...) très actif, informe, presque au quotidien, des faits, gestes et propos de Talleyrand il y a juste deux cents ans. Vous pouvez vous y inscrire et participer aux échanges.

Ces nouveaux moyens, en sus du site internet en cours de rénovation, vous informent des activités à venir pour 2015.

Nous vous rappelons ici que le point fort, organisé par votre association, sera le Colloque « Talleyrand au Congrès de Vienne » Paris, 8 et 9 juin 2015, en l'Hôtel Saint Florentin, pour célébrer le bicentenaire de la signature des actes de clôture du dit Congrès le 9 juin 1815. Congrès où notre Héros fit montre de tout son génie diplomatique et son art de la négociation.

En effet rappelons que si toutes les Académies Militaires exposent encore l'art-fantassin de Napoléon, toutes celles étudiant et formant sur la diplomatie et l'art de la négociation-médiation, parlent toujours de l'œuvre de Talleyrand.

Ce numéro du « Courrier du Prince », en trois communications, sous la plume de notre responsable bulletin et d'un ami français plus viennois que les viennois depuis quarante ans, plante le décor du Congrès, rappelant quelques points clefs et les principes de Talleyrand.

En écho à la conférence donnée antérieurement par votre président à Mulhouse, l'histoire peu connue du rattachement de la république de Mulhouse à la France et le rôle de Talleyrand vous sont contés par notre membre du CA délégué régional Est.

Événement de l'année : nos « ambassadeurs » à Rundale vous font compte-rendu de la célébration en ce lieu (que nous avons visité en 2012) de la fin des travaux de restauration de ce magnifique château et jardins réalisés sous la conduite passionnée de Monsieur I. Lancmanis, ami et membre de notre association.

Très sérieusement vous lirez une étude morphopsychologique de notre personnage par une spécialiste, membre également de notre association.

Sur un ton plus léger, faites ou refaites connaissance avec les maîtresses de notre diable d'homme en un long article (car ces dames furent nombreuses...), très documenté, œuvre de l'un de nos érudits et adhérent.

A lire aussi deux articles sur des conférences données durant l'année, sur un fameux général Talleyrand ; merci à un historien qui a pu s'appuyer sur un remarquable diaporama réalisé par notre ancien président.

Citons encore les exposés, par Monsieur le directeur des archives départementales et du patrimoine historique de l'Indre, membre de notre association, au château du Marais, puis au petit théâtre du château de Valençay, sur « l'hébergement des princes d'Espagne à Valençay », libérés il y a eu justement deux cents ans, à la suite du traité de Valençay de décembre 1813.

Ce traité (texte présenté dans notre bulletin précédent) a fait l'objet d'une exposition au château de Valençay, dont la conception et la réalisation de Gaëlle Matrat, tout exprès détachée au Château, nous sont présentées par son auteur.

Après les horribles attentats de ce début janvier, contre des personnes et contre des symboles de liberté de notre République, vous ne manquerez pas de lire la position constante de Talleyrand sa vie durant.

Nous vous laissons découvrir enfin quelques autres écrits et références ...

Un grand merci à tous les auteurs de ces articles, ainsi qu'à l'équipe du Courrier et son responsable, et au responsable de la maquette sans qui nous n'aurions pu vous offrir un bulletin aussi conséquent.

1815 - 2015 : Après l'incroyable, et désastreux, retour éphémère de l'Aigle, 1815 aura vu, avec la clôture du Congrès de Vienne, la Paix recouvrée en Europe, et grâce au génie diplomatique de Talleyrand, la France sauvagée. L'ordre des Nations et des Couronnes (pas encore des

peuples...) régna alors, pour l'essentiel, durant un siècle, avant les déchaînements inouïs du XXème siècle

Avec nos vœux chaleureux à chacune et chacun de vous et à vos familles et proches, pour une heureuse année 2015, formulons l'espoir que notre Europe actuelle consolide sa construction et aussi la Paix aux marches Est de notre continent.

Les 200 ans du congrès de Vienne

Par Claude Beauthéac, membre du CA de l'association Les Amis de Talleyrand



Le Congrès de Vienne, tenu du 18 septembre 1814 au 09 juin 1815, fut à l'origine du nouvel ordre européen. L'empereur d'Autriche, le tsar, les rois de Prusse, du Danemark, de Bavière et de Wurtemberg, plusieurs diplomates éminents furent les représentants les plus célèbres de ce Congrès.

Sous la direction du ministre autrichien des affaires étrangères, le prince de Metternich, les représentants de près de deux cents Etats européens se rencontrèrent pour négocier, principalement à l'ancien ministère des af-

fares étrangères sur la Ballhausplatz (aujourd'hui la chancellerie fédérale d'Autriche). Leur objectif était de réorganiser la carte géographique et politique de l'Europe suite à la défaite de Napoléon. De nombreuses frontières furent redéfinies, de nouveaux Etats virent le jour.



Mais, comme on le sait, le Congrès de Vienne ne fut pas seulement l'occasion de négocier, mais également de danser. « Le Congrès danse, il ne marche pas », a dit Charles Joseph, prince de Ligne. Aux négociations ardues et parfois pénibles ont suc-

cédé des intermèdes agréables et des fêtes somptueuses.

A Vienne, actuellement ou bientôt, deux expositions se penchent aussi bien sur les négociations diplomatiques que sur les innombrables fêtes :

Le congrès se déplace ! du 19 septembre 2014 au 09 juin 2015. Au Château de Schönbrunn. Musée des Carrosses (Kaiserliche Wagenburg Wien).

Le Wagenburg impérial présente des véhicules à traction historiques. Afin de pouvoir transporter les nombreux invités d'un point à un autre, des centaines de véhicules somptueux durent être construits et, pour l'amusement des invités, on fabriqua des traîneaux magnifiques. Les carrosses furent mis à la disposition des invités et de leurs suites en tant que véhicules de location, disponibles 24h/24. Ils étaient tous identiques.

Quelques-uns de ces véhicules sont conservés à la Wagenburg et brillent pour la première fois de tous leurs feux depuis deux cents ans. Ces objets sont complétés par de riches uniformes de cour et d'opulents ornements d'ordres que les monarques et diplomates s'offraient mutuellement en signe de reconnaissance.

L'Europe à Vienne. Le congrès de Vienne de 1814/1815, du 20 février au 21 juin 2015. Au Musée du Belvédère inférieur, Orangerie (Belvedere-Unteres Belvedere et Orangerie).

Source : Gaston PALEWSKI : "Le Miroir de Talleyrand. Lettres inédites à la Duchesse de Courlande pendant le Congrès de Vienne". Paris, Librairie Académique Perrin, 1976, page 82.

Le Musée du Belvédère Inférieur se consacrera au faste du Congrès de Vienne, immortalisé dans de nombreux documents écrits et des photos. Vienne a toujours été un centre de la vie culturelle. A cette occasion, des artistes du monde entier vinrent dans la ville impériale. Toutes les branches de la production artistique locale furent stimulées.

Le Belvédère mettra en lumière à la fois les aspects politiques et sociaux de cet événement, à l'aide de nombreuses pièces prestigieuses.

Source partielle : brochure "Bienvenue à Vienne !".

Petit rappel historique : le prince de Ligne ne faisait pas réellement partie des « "congressistes" », mais il a impressionné tous ceux qui l'ont rencontré. Né à Bruxelles en 1735, il entra au service de l'Autriche en 1752 et il mena plusieurs missions diplomatiques. Il

était connu par ses écrits, son esprit et ses bons mots. Il mourut en plein Congrès, d'un coup de froid, le 13 décembre 1814, à presque quatre-vingts ans.

Dans une lettre du 15 décembre 1814, Talleyrand écrit à son amie, la Duchesse de Courlande :

« Nous avons perdu le prince de Ligne. J'en suis fâché. C'était un composé de grâce et de singularité fort piquant. Il avait quatre-vingts ans moins quelques mois. Les mœurs qui produisent des hommes de cette espèce-là ne reviendront pas de longtemps ».



Une conférence de Robert Ouvrard sur le congrès de Vienne

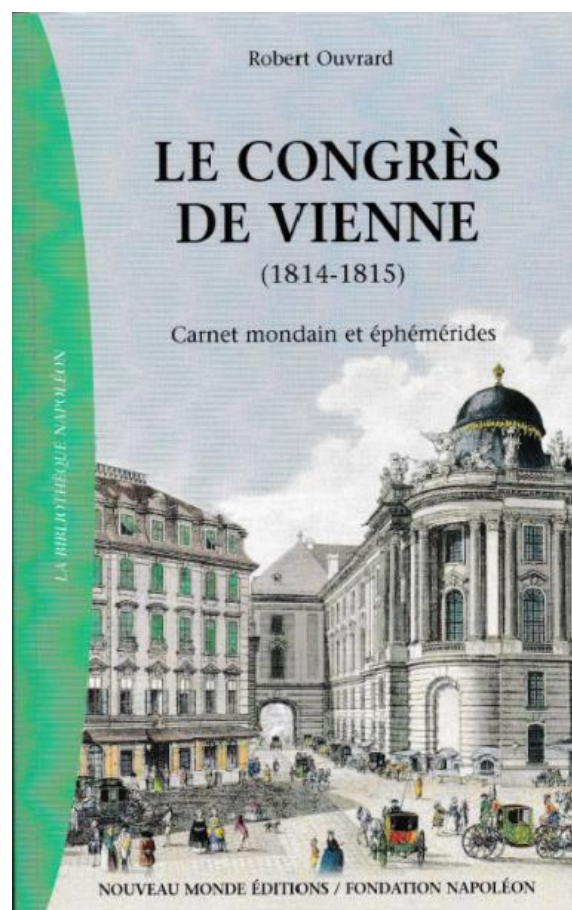
Par Claude Beauthéac, membre du CA de l'association Les Amis de Talleyrand

Le 27 novembre 2014, à l'Institut Français de Vienne (le somptueux Palais Clam-Gallas), Robert Ouvrard, correspondant en Autriche du Souvenir Napoléonien, a donné une brillante conférence, suite à la parution de son dernier livre « Le Congrès de Vienne (1814-1815), Carnets mondains et éphémérides ». (voir plus loin la rubrique « Dans la bibliothèque »).

Devant une assistance nombreuse et attentive, Robert Ouvrard, accompagné de deux comédiens lisant des textes écrits par des protagonistes d'alors, nous a fait entrer dans les hauts lieux mondains de Vienne, au cœur des divertissements et des événements qui marquèrent les négociations.

Le 31 mars 1814, Paris tombe et Napoléon, le 06 avril, est contraint d'abdiquer. Le 30 mai, le Traité de Paris stipule notamment qu'un congrès se tiendra à Vienne pour décider du sort des territoires repris à Napoléon.

Alors, pendant près d'un an, la capitale des Habsbourg va vivre au rythme de la diplo-



matie européenne. Certes, la ville a été choisie pour sa situation centrale, mais aussi et surtout pour les ressources, distractions et fêtes qu'elle peut offrir, afin de rendre plus agréable un congrès que certains prévoient long et difficile, car il ne s'agit pas moins que de redessiner la carte de l'Europe.

Mais c'est autant dans les fêtes que les négociations vont progresser que dans les réunions diplomatiques, beaucoup plus rares, rendant légitime la célèbre remarque du Prince de Ligne : « Le Congrès n'avance pas, il danse ».

Tant dans son livre que pendant sa conférence, Robert Ouvrard, viennois de cœur depuis quarante ans, a su parfaitement faire revivre ce fameux Congrès, ce Congrès des

négociations diplomatiques et ce Congrès des plaisirs.

NB. Le Palais Clam-Gallas, acquis par la France au début des années cinquante, héberge l'Institut français depuis 1981. Mais, pour le gouvernement actuel, ce bâtiment prestigieux ne correspond plus ni aux besoins de l'action culturelle au XXIème siècle en Europe, ni à nos moyens budgétaires (les coûts de la maintenance et e fonctionnement sont trop élevés).



Le palais de Clam-Gallas

Donc, le Quai d'Orsay cherche, depuis plusieurs mois, à vendre ce Palais. L'Institut français d'Autriche demeurera mais sera transféré dans un autre immeuble, en cours d'identification, « plus adapté à nos besoins

et à nos moyens », selon le mot du 14 octobre 2014 de l'Ambassadeur de France en Autriche, son Excellence Pascal Teixeira da Silva.

Les principes de Talleyrand lors des négociations du congrès de Vienne

Par Claude Beauthéac, membre du CA de l'association Les Amis de Talleyrand.

« Pour que cela aille bien, il faut que chacun parte mécontent et ait dû faire des sacrifices. C'est de ces sacrifices partiels que doit naître l'accord de tous, le bien général ». (Talleyrand, Mémoires.)

Nommé le 08 septembre 1814 Ambassadeur du Roi Louis XVIII auprès du Congrès de Vienne, parti de Paris le 16 septembre 1814, Talleyrand arrive à Vienne, le vendredi 23 septembre 1814, tard dans la soirée, où l'ont précédé plusieurs membres de sa délégation.

Il loge au palais Kaunitz, Johannesgasse 5 (photographie page suivante). Certes, la demeure est située en plein centre-ville, mais elle est sombre, plus habitée depuis vingt ans. Les salons sont encore magnifi-

quement décorés, mais toute la literie est rongée par les mites. Tout (les chandeliers de cristal, les tentures de damas rouge, les fauteuils, les tableaux) a, depuis perdu de son éclat et mérite une sévère rénovation ¹.

¹ Construit de 1701 à 1722, le palais Kaunitz a appartenu au grand chancelier autrichien de 1775 à sa mort, en 1794. Il fut racheté par l'Etat autrichien en 1810 et laissé vacant jusqu'à l'arrivée de la délégation française. Talleyrand s'installa au premier étage, auquel on accédait par un escalier monumental. Le palais abrite aujourd'hui des services du ministère autrichien des Finances et a récemment fait l'objet d'importantes restaurations. On ne peut hélas ! pas le visiter et aucune plaque commémorative n'a pu, jusqu'à présent, être apposée sur le bâtiment en souvenir de la résidence de Talleyrand pendant neuf mois, malgré les pressantes démarches de notre association.

Mais Talleyrand n'en a cure. Dans ses Mémoires, il se contente de noter :

« J'arrivai à Vienne le 23 septembre 1814. Je descendis à l'hôtel Kaunitz, loué pour la délégation française. Le suisse me remit en entrant quelques lettres dont l'adresse portait « A Monsieur le Prince de Talleyrand, hôtel Kaunitz ». Le rapprochement de ces deux noms me parut de bon augure ».

On notera que Monsieur de Talleyrand a supprimé sur ses cartes de visite le titre de « prince de Bénévent » et ne s'appelle plus que « Prince de Talleyrand ».

Talleyrand a alors soixante ans. Il est accompagné à Vienne d'une délégation nombreuse et brillante, propre dans son esprit à donner de la force et du lustre à son ambassade.

Dès le 25 septembre 1814, il écrit à son amie, la Duchesse de Courlande, restée à Paris :

« Je vais commencer les visites. Elles sont immenses, prennent huit ou dix jours et fatigueraient de meilleures jambes que les miennes ».

Ce même 25 septembre 1814, dans sa première lettre écrite au roi Louis XVIII, il ne se fait aucune illusion sur l'ampleur de la tâche qui l'attend, puisqu'il lui dit :

« A Vienne, le langage de la raison et de la modération ne se trouve point encore dans la bouche des plénipotentiaires ».

Le 27 septembre 1814, toujours à la Duchesse de Courlande, il écrit :

« La position que prendra la légation française sera convenable. Je ne sortirai point des idées de modération et de calme qu'il est dans la noble position du roi de faire prévaloir ».

Dès le 02 octobre 1814, il explose :

« Les fêtes m'excèdent. Nous n'avons point encore commencé à parler sérieusement d'affaires. Metternich est amoureux, il se fait peindre, il écrit des billets, et la Chancellerie va comme elle peut ».

Le 04 octobre 1814, après avoir fustigé les ambitions territoriales démesurées de la Russie et de la Prusse, il écrit :

« Je retrouve dans tous les cabinets les principes et la façon de raisonner de Bonaparte... Quand entendrons-nous le langage de la raison ? »

Enfin, dans sa lettre du 09 octobre 1814, écrite à 1h du

matin, il constate avec regret la médiocrité de la situation présente et affiche sa position pour l'avenir :

« Les affaires ont une couleur très sombre. On est dans l'intrigue ; je suis dans les principes et je n'en sortirai pas. Metternich est bien peu de choses pour les grandes affaires. Ma fermeté gêne tout le monde, mais je serai inflexible : la maison de Bourbon s'est perdue par de la faiblesse, je n'y contribuerai pas. Je veux qu'au-dehors elle prenne une position de principes dont elle ne dévie jamais ».

Ainsi, quinze jours après son arrivée à Vienne et avant même le début officiel du Congrès (1er novembre 1814), Talleyrand a



tout dit et, pendant les semaines qui vont suivre, il tiendra fermement sa position.

Il est bien conscient d'une telle difficulté. Ainsi, dans sa lettre du 13 octobre 1814, il ne le cache pas :

« Je suis en querelle avec tous les potentats de la terre. La même année, j'aurai été leur homme et leur adversaire ».

Le 19 octobre 1814, après avoir dit qu'il s'opposait à toutes les prétentions de la Prusse sur la Saxe, « comme si la conquête seule donnait la souveraineté », il constate :

« Metternich est bien faible et surtout bien tergiversent. Castelreagh ne pense qu'à éviter des querelles de parlement. Le reste ne lui fait rien ».

Enfin, le 31 octobre 1814, Talleyrand écrit à la Duchesse de Courlande :

« Nous allons ici comme des tortues, mais enfin nous allons un peu. Les questions, comme dit le vague et fat Metternich, sont fort compliquées, c'est sûr. Mais elles ne l'auraient pas été s'il avait bien voulu ne pas réduire à l'intrigue des questions aussi fortes que celles que nous avons à traiter. Je passe mes jours à travailler et je n'aspire encore qu'à commencer. Juges si j'entrevois le terme. Ce côté de la question est fort pénible ».

Sources :

Gaston PALEWSKI : "Le Miroir de Talleyrand - Lettres inédites à la Duchesse de Courlande pendant le Congrès de Vienne". Paris, Librairie Académique Perrin, 1976, 238 pages.

Thierry LENTZ : "Le Congrès de Vienne - une refondation de l'Europe 1814-1815". Paris, Perrin, 2013, 385 pages.

Heureusement, avec le temps, la patience, la fermeté, les choses vont progressivement s'arranger pour Talleyrand. Ainsi, dans sa première lettre de l'année 1815 (le 3 janvier 1815), il écrit :

« Nos affaires deviennent chaque jour plus fortes et, par conséquent, plus prêtes d'un dénouement. Quand celles de Pologne et de Saxe seront finies, les autres marcheront. Nous sommes mieux posés que jamais. Je suis fort heureux d'avoir pu contribuer à mettre la France sur un si beau terrain et surtout de la mettre à la tête des pays qui veulent détruire l'esprit révolutionnaire ».

Enfin, rappelons que, le samedi 09 juin 1815, dans la grande salle des Cérémonies de la Hofburg, eut lieu la signature de l'Acte final du Congrès de Vienne. Au nom de la France, quatre signataires : Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, le duc de Dalberg, le comte Gouffier de la Tour du Pin, le comte Alexis de Noailles.

Le lendemain, dimanche 10 juin 1815, Talleyrand quitte Vienne à six heures et demi du soir. Par Francfort et Bruxelles (où il apprend la victoire de Wellington à Waterloo), il se rend à Gand. Un nouveau chapitre de sa vie commence.

Le 11 juin 1815, le Congrès de Vienne est clos officiellement.

Robert OUVRARD : "Le Congrès de Vienne (1814-1815) - carnet mondain et éphémérides". Paris, Nouveau Monde Editions/Fondation Napoléon, 2014, 570 pages.

Georges PALLAIN : "Correspondance inédite du prince de Talleyrand et du Roi Louis XVIII pendant le Congrès de Vienne». Paris, Librairie Plon, 1884, 528 pages.

Talleyrand dans nos communes

Par Claude Jambart, membre du CA de l'association Les Amis de Talleyrand, délégué régional Ouest, créateur et animateur du groupe Facebook

Plusieurs membres du groupe Facebook « Les Amis de Talleyrand » ont échangé pour inventorier les communes disposant de rues, places, ... Talleyrand, pour des résultats à chaque fois partiels.

Pour en avoir le cœur net, une requête a été adressée au Service National des Adresses (SNA) de la Poste, qui nous a très aimablement répondu.

Les communes disposant de rues, rampe, route, avenues, allée, places, passage, cité et lieu-dit Talleyrand sont donc les suivantes : 16210 Chalais, 17000 La Rochelle, 24190 Neuvic, 24000 Périgueux, 24110 St Astier, 34500 Béziers, 35230 Noyal Châtillon sur Seiche, 36000 Châteauroux, 36360 Luçay le Male, 36150 St Florentin, 36600 Valençay, 37460 Nouans les Fontaines, 51100 Reims, 56340 Carnac, 59650 Villeneuve d'Ascq, 59177 Sains du Nord, 63390 St Gervais d'Auvergne, 64270 Salies de Béarn, 71400 Autun, 75007 Paris, 78480 Verneuil sur Seine, 84000 Avignon, 95560 Maffliers.

Sarzeau (56370) se distingue par une voie « Allée du diable boiteux ».

Certains de ces lieux ne font pas référence à Charles-Maurice : Elie à Verneuil-sur-Seine, un terrain ayant appartenu à la fa-



Photo prise à Sagan par Adam Marcin, membre du groupe Facebook

mille Périgord à Paris, Alexandre-Angélique à Reims, ...

23 communes seulement ! Mirabeau est bien mieux loti ! Et cependant !

A noter, mais hors de France, cette curieuse plaque du parc ducal de Dorothée de Courlande, à Żagań/Sagan, actuellement en Pologne, vestige d'une longue relation ...

Talleyrand et la réunion de Mulhouse à la France : un rôle symbolique qui illustre la position des ministres du Directoire, cantonnés à des tâches d'exécution

Par Jean-Marie Bader, membre du CA de l'association Les Amis de Talleyrand, délégué régional Est

A la fin du XVIIIe siècle, Mulhouse est une ville libre d'Empire de 5 000 habitants, gouvernée par une oligarchie réformée, et qui entretient depuis trois siècles (1515) une alliance défensive avec les cantons suisses.

A ce titre, elle forme une enclave dans le territoire de la République et cette situation lui est bénéfique à au moins deux titres :

Pendant la Guerre de Trente ans, elle a été non seulement épargnée par la soldatesque de tous bords, mais a même profité de son statut de refuge et de garde-manger pour s'enrichir considérablement.

Surtout, elle profite de son extraterritorialité pour développer avec les couturiers et marchands parisiens un commerce extrêmement fructueux : la fabrication des « indiennes », tissus imprimés de coton que l'on s'arrache à Paris, est interdite en France depuis une centaine d'années, alors que les fabricants, essentiellement huguenots, se sont réfugiés en Suisse et en Allemagne suite à la révoca-

tion de l'Edit de Nantes. Les caractéristiques locales, proximité des frontières et qualité des eaux, ont favorisé le développement de l'industrie textile et sa diffusion par la contrebande.

1785 marque le début du processus qui aboutira à la réunion de Mulhouse à la France. Près de 13 années seront nécessaires et les enjeux de la décision dépasseront de loin la petite république.

Le 10 juillet, cette année-là, pour rentabiliser la Compagnie des Indes qu'il vient de ressusciter, Calonne obtient le renouvellement des anciennes défenses d'introduction « d'aucune toile de coton et des mousselines venant de l'Etranger », caduques depuis 1759. Des négociations pour contourner ces interdictions s'engagent immédiatement et se poursuivent sur fond de rivalités commerciales alsaciennes, avec Vergennes puis Necker jusqu'à la Révolution, où entre en scène un avocat colmarien élu député du Tiers-Etat, Jean-François Reubell, bien décidé à réduire la situation d'exception dont jouit Mulhouse. Parallèlement, l'influence des idées nouvelles et l'engouement de la jeune génération pour l'idéal révolutionnaire sont indéniables à Mulhouse, où un « club » se constitue dès 1792 pour agir sur la politique locale. Marguerite Spoerlin, auteur mulhousien et parente du bourgmestre Jean Hofer (portrait page suivante), constate que « comme la France entière, notre bourgeoisie était []



Chapelle Saint Jean

divisée en deux parties opposées, les patriotes et les aristocrates. La jeune génération désirait, voulait et travaillait de toutes ses forces à la réunion à la France ». Mais le Grand Conseil de la République de Mulhouse, dominé par le parti le plus conservateur, n'avait pas inscrit la réunion à la France dans ses projets.

Le 28 octobre 1795, lors de sa première réunion, le Conseil des Cinq-Cents désigna les Directeurs à qui serait confié le pouvoir exécutif de la République Française. Les cinq noms retenus furent ceux de Barras, la Revellière-Lépeaux, Letourneur, Carnot



Hôtel de Ville

et... Reubell.

Les cinq se répartirent les tâches selon leurs désirs et leur expérience et Reubell hérita de la politique étrangère, des finances et de la justice, ainsi que d'une compétence territoriale sur l'Est.

Agé de 49 ans, il avait été membre de l'Assemblée Constituante jusqu'en septembre 1791, puis, durant les douze mois qui suivirent, procureur-général syndic du département du Haut-Rhin et député Montagnard à la Convention.

Rallié aux Thermidoriens, il fut encore successivement membre du Comité de Sûreté Générale et du Comité de Salut Public.

Profondément attaché à sa ville de Colmar, Reubell se méfiait beaucoup des cantons suisses. De plus, son éducation catholique le rendait tout naturellement soupçonneux à l'égard des Réformés de Mulhouse.

A l'automne 1792, le Conseil Général du Haut-Rhin, siégeant à Colmar, prit l'initiative de l'affrontement ouvert en décrétant l'instauration d'un cordon douanier autour de Mulhouse, instauration illégale contre laquelle le gouvernement parisien protesta sans intervenir. Les droits qui frappèrent les produits manufacturés à la sortie de la ville paralysèrent peu à peu la fabrication, de sorte qu'avec le recul, on peut considérer qu'à partir de 1795, la cause était entendue.

Deux émissaires mulhousiens, Nicolas Thierry, partisan en secret de la réunion à la France, et Jean-Michel Hofer (portrait ci-après), neveu du bourgmestre et de tendance opposée, se rendirent à Paris pour solliciter un accord de transit provisoire, mais crurent adroit de demander la suppression des barrières douanières et leur remplacement par un commissaire français installé dans la ville pour percevoir les droits d'entrée et de sortie.

Ils s'aperçurent rapidement que l'affaire allait prendre du temps, comme en témoigne un courrier de Nicolas



Thierry à Josué Hofer, Greffier-Syndic de la petite république : « ...Nous voguons sur la mer de nos affaires, et il paroît que nous sommes relégués dans une plage où le calme paroît menacer. Le ministre prétend que nous ne devons pas nous plaindre ». De fait, le dossier mit huit mois pour parvenir au niveau du Directoire. La demande concernait trois ministères et plusieurs services. Il fallait l'accord des douanes et du conseil du commerce, ainsi que les signatures des ministres des relations extérieures, des finances et de l'intérieur !

L'arrêté du Directoire du 3 septembre 1796, qui décréta qu'il n'y avait rien à décider, légitima de fait le blocus douanier et porta un coup sérieux aux espoirs d'indépendance. Il semble bien qu'il ait été le fruit de tractations secrètes entre Nicolas Thierry et Jean-François Reubell qui s'étaient vus à plusieurs reprises en tête-à-tête.

Le petit jeu des réponses dilatoires et des esquives amena les protagonistes dans un cercle vicieux : le maintien du blocus douanier provoquait la contrebande, et la contrebande ruinait la réputation de Mulhouse puisque le moindre incident remontait à Reubell via le Conseil Général, de sorte que les nouvelles tentatives des émissaires mulhousiens obtenaient du Directeur des réponses comme « tout ce que vous me dites peut être plus ou moins vrai... [mais] presque à chaque courrier il nous parvient de nouvelles plaintes sur les fraudes scanda-

leuses que se permettent vos concitoyens. Au surplus, nous verrons ... ».

La seule solution se trouvait dans la réunion, mais il fallait que les Mulhousiens y viennent d'eux-mêmes, l'annexion de force, après étranglement fiscal, d'un petit état neutre sans moyens militaires étant inenvisageable aux yeux des héritiers de la Convention.

A Mulhouse, au fil du temps, les conséquences du blocus douanier tournaient à la catastrophe : la ville était devenue un foyer d'agiotage et de contrebande et un refuge pour tous les gens fuyant la France, prêtres



Tout Bollwerk

réfractaires, émigrés, déserteurs sans parler des espions étrangers qui s'y arrêtaient. De plus, la cité se dirigeait tout droit vers une faillite de son industrie, et donc la ruine générale, tout en passant à Paris pour des aristocrates opulents et spéculateurs. Les espoirs de sauver l'indépendance furent brièvement confortés, le 7 mai 1797, par l'élection de Barthélémy au Directoire. Cet ancien ambassadeur de France auprès des Cantons suisses avait toujours défendu avec énergie les intérêts de la petite république. Par ailleurs, à force d'instances, Jean-Michel Hofer avait fini par obtenir le soutien de Carnot.

Satisfait de ces résultats, Jean-Michel Hofer rentra à Mulhouse rendre compte à ses commettants.

Comprenant le caractère décisif de la suite, ceux-ci décidèrent de le renvoyer immédia-

tement à Paris, mais cette fois en compagnie de Jean Hofer, le bourgmestre lui-même. Arrivés le 4 juillet, ils rencontrèrent Reubell le 8, et « ... pour la première fois, Monsieur le Bourgmestre a vu comme il est difficile de négocier avec un homme comme Reubell... ».

Par ailleurs, Barthélémy les informa que Carnot et lui se trouvaient en opposition avec Reubell, La Revellière-Lépaux et Barras au sein du Directoire, et qu'un vote dans cette situation leur serait systématiquement défavorable.

Talleyrand remplaça Delacroix aux relations extérieures lors du remaniement ministériel du 16 juillet, et le dossier mulhousien se trouva de ce fait repoussé à plusieurs semaines.

Un nouvel examen par le Directoire fut annoncé pour début septembre par le ministre, mais le 4 septembre, le coup d'Etat dit « de Fructidor » emporta Barthélémy et Carnot.

Ecœurés, les deux Hofer rentrèrent à Mulhouse, laissant une marge de manœuvre inespérée à Nicolas Thierry et Jean-François Reubell.

Il serait toutefois trop facile de se contenter des motivations personnelles de Reubell pour expliquer sa volonté de réunir Mulhouse à la France.

C'est lui qui avait élaboré une doctrine qu'on appela le Système du Rhin, qui prônait l'annexion de la Rhénanie pour protéger l'ensemble de l'Alsace. Or, si cette frontière fluviale devait se prolonger

jusqu'à la mer du Nord, il était inconcevable qu'une enclave étrangère subsiste sur sa rive gauche. Bonaparte ne pouvait se présenter devant les Autrichiens à Rastatt lesté d'une telle incohérence.

Un deuxième élément à prendre en compte est le « problème suisse ». La Confédération avait, au nom de sa neutralité, refusé à la France la création d'une route d'étapes par le Simplon. Or, dans certains cantons, des « patriotes », gagnés aux idéaux révolutionnaires, parmi lesquels Ochs et Laharpe, étaient venus trouver Bonaparte et Reubell afin d'obtenir de l'aide pour leur Révolution. Le principe d'une intervention militaire en Suisse ayant été retenu à l'instigation de Bonaparte, la protection diplomatique des cantons, dont bénéficiait Mulhouse, devenait sans effet.

Enfin, la contrebande pratiquée par la ville avait, à ce moment, atteint un tel niveau qu'il justifiait à lui seul une intervention, présentant d'ailleurs une grande analogie avec Genève. Le destin parallèle des deux enclaves en découlera.

Au regard de ces enjeux, la question, en octobre 1797, était en fait de savoir si un accord amiable restait possible.

Rentrés à Mulhouse, Jean-Michel et Jean Hofer avaient fait leur rapport au Grand Conseil et aux Quarante (représentants des corporations), les deux organes dirigeants de la République mulhousienne. Ils furent rejoints, le 26 octobre, par Nicolas Thierry, porteur d'un message de Reubell, selon lequel « la France n'était plus disposée à admettre la souveraineté d'enclaves sur la rive gauche du Rhin ».

Cette nouvelle, se combinant avec la dégradation de son économie, mena la ville au bord de l'insurrection. A la mi-novembre, le Grand Conseil, adossé à 300 ans de particularisme local, repoussa encore la décision au début de l'année suivante, mais Nicolas Thierry, lui, était décidé à aboutir. Le 29 décembre, il écrivait au Directoire, de sa propre initiative « ...le déploiement de quelques compagnies préviendra le mal et vous aurés contribué au bonheur de la petite peuplade de Mulhausen... ». Dans un courrier personnel à Reubell daté du même jour, il suggérait le nom d'un commissaire chargé de négocier les modalités de la réunion, un Colmarien nommé Jean-Ulrich Metzger, ainsi qu'une marche à suivre pour éviter l'affrontement ouvert.

Parallèlement, il avait écrit au bourgmestre que « ... si nous voulions nous réunir volontairement à la France, [il avait] l'espoir d'obtenir [] des conditions favorables... ».

Talleyrand fut chargé de concrétiser la nomination de Metzger et de suivre avec lui les modalités pratiques de l'opération (cf. pages suivantes).

Le 3 janvier, les deux Conseils, réunis en session extraordinaire, approuvèrent par 97 voix, contre 5 à la temporisation, le principe de la réunion. La bourgeoisie de la ville, réunie le lendemain au temple, se prononça dans le même sens par 591 voix contre 17.

Mais la face n'était pas sauvée pour longtemps : le 5, le bourgmestre recevait de Metzger, une lettre datée de la veille, l'informant de ses fonctions de commissaire chargé des modalités de la réunion. On ne pouvait mieux confirmer que l'annexion avait été décidée à Paris bien en amont, et

par la même occasion, dévoiler le double jeu de Nicolas Thierry.

Le traité fut signé le 28 janvier.

Son introduction, dans un style destiné à l'Histoire, peut prêter à sourire quand on connaît les péripéties de cette adhésion : « Le Directoire Exécutif de la République française instruit que les vœux des Magistrats, Conseil, Citoyens et Habitants de la République de Mulhausen se déclaraient pour la Réunion a la République française et l'Incorporation à la grande Nation, et voulant donner aux plus anciens Alliés de la France une dernière Preuve de Son Amitié



Place de la Réunion

Généreuse, a nommé le Citoyen Jean Ulric Metzger... ».

Le traité reconnaît aux Mulhousiens la qualité de « Français nés », tout en les dispensant de « toute réquisition réelle et personnelle, et du logement de gens de guerre » eu égard à leur ancienne neutralité. Les personnes souhaitant quitter la ville purent « transporter en Suisse ou ailleurs leurs personnes et leur fortune dûment constatée [dans un délai d'] une année à dater de l'échange de la Ratification des Présentes... ». Les pages 1 et 8 de ce traité sont reproduites pages suivantes, la dernière portant les signatures des cinq Directeurs en

exercice, François de Neufchâteau, Merlin de Douai, La Revellière-Lépaux, Reubell et Barras.

L'exposé au Directoire, également signé Talleyrand et conservé aux Archives Nationales, reprend le langage convenu: « ... vous étant toujours plu à vous montrer généreux envers les étrangers qui sollicitent l'appui de la République française, vous trouverez encore plus de satisfaction à faire

éprouver votre bienfaisance à des étrangers qui, par l'effet immédiat de cette même bienfaisance, vont s'élever à la condition d'hommes libres, acquérir le titre glorieux de citoyen français et devenir nos frères».

Le Directoire donna son agrément le 11 février et, dès le 17, les barrières douanières furent levées. Il restait à organiser une fête officielle pour consommer l'union. Celle-ci eut lieu le 15 mars 1798.

Sources :

- La réunion de la République de Mulhouse à la France 1785-1798. Bruno Guessard. Editions du Rhin 1991
- Mulhouse, ou la genèse d'une ville. Raymond Oberlé. Editions du Rhin 1985
- Archives municipales de Mulhouse

Dans les textes reproduits, en italique, l'orthographe, la ponctuation et la grammaire sont, autant que possible, conformes aux originaux

Empis

Traité

de Réunion de la République de Mulhausen à la
République Française.

Le Directoire Exécutif de la République Française instruit que les Seigneurs
des Magistrats, Conseil, Citoyens & Habitants de la République de
Mulhausen se déclarent pour la Réunion à la République Française
& l'Incorporation à la grande Nation, & voulant donner au plus au vœu
unifié de la France une dernière Preuve de son Amour & sincérité, a
nommé le Citoyen Jean Ulric Kelliger, Membre de l'Administration
Centrale du Département du Haut Rhin, Commissaire du Gouvernement
pour constater les Vœux émis pour la Réunion, & en stipuler la
Mode & les Conditions. Pour quel Efect les Magistrats, Conseil &
Citoyens de la République de Mulhausen ont nommé pour traiter &
stipuler en leur Nom, Messieurs:



- Jean Hofer, Bourgeois maître.
- Josue Hofer, Syndic.
- Paul Huguenier, } Membre du Grand Conseil
- Jeremie Hochlin, }
- Jacques Hochlin, l'un des quarante adjoints au Grand Conseil.
- Sebastien Spertlin, Notaire.

Tous de la Ville de Mulhouse, lesquels Messieurs les Deputés sont
egalement & autant que besoin particulièrement chargés & autorisés de
stipuler pour les Habitants d'Ulrich & Moeckelheim formant
dépendance de la République de Mulhausen & de fournir au
Gouvernement Français l'étant certain de fait constater par Actes
authentiques & annexés à l'Empression des Vœux pour la Réunion;
les Commissaires & Deputés ont procédé & changé leur Plein-pouvoir
& font convenir des Articles ci après.

*Traité de réunion de la République de Mulhausen
à la République française, négocié au nom de la
République française par le Citoyen Jean-Ulric Metzger,
membre de l'Administration centrale du Département du
Haut-Rhin, nommé par le Directoire exécutif par arrêté
du neuf Nivôse an 6, Commissaire du gouvernement
et chargé de ses instructions à cet effet.
fait au Palais National du Directoire exécutif
le vingt-deux Nivôse an 6 de la République
française une et indivisible.*

F. ALLARD Secrétaire général

Metzger

M. A. P. de Léjeune

Metzger

Metzger

Paris, le 12 Nivôse, an VI de la République française.

Le Ministre des relations extérieures au citoyen Jean-Ulric Metzger, membre de l'administration centrale du département du Haut-Rhin.

Le Directoire exécutif a pris, citoyen, le 9 de ce mois, un arrêté que vous trouverez ci-joint! Cet arrêté vous nomme commissaire du gouvernement à l'effet de conférer avec les magistrats, citoyens et habitants de la République de Mulhausen, sur tout ce qui peut avoir trait à la demande qu'ils ont faite d'être réunis à la République française. L'article 2 vous charge de stipuler le mode et les conditions de la réunion par tel traité ou acte qu'il appartiendra. Les avantages généraux et particuliers qui peuvent en résulter pour les citoyens de Mulhausen sont en grand nombre et sensibles à tous les esprits. Le Directoire exécutif est néanmoins bien éloigné de vouloir les leur faire acheter par des sacrifices. Ils ont pu craindre de se trouver assujettis aux réquisitions réelles et personnelles et au logement des gens de guerre, l'intention du Directoire est que leur état de neutralité soit prolongé jusqu'à la paix générale; vous pourrez donc les rassurer à cet égard. Ils pourraient craindre encore, que les propriétés actuelles de la ville ne devinssent propriétés nationales. Le Directoire consentira à ce qu'ils conservent, comme biens communaux, non seulement tout ce qui forme le patrimoine de la ville, mais encore tout ce qui est possédé par les corporations civiles ou religieuses. Joins d'autres détails desquels vous conviendrez avec eux. La confiance que le Directoire vous accorde, m'avertit que je puis m'en rapporter à vos lumières et à votre prudence pour les bases de la négociation dont vous êtes chargé. Le Directoire désire qu'elle soit promptement terminée. Je vous invite donc à vous en occuper sans délai; vous y mettez, je n'en doute pas, tout l'empressement et le zèle que le Directoire exécutif attend de vous dans une affaire si importante. Je vous prie de m'accuser la réception de cette lettre.

1^{er} janvier
1798

Salut et fraternité.

Signé : CH.-M. TALLEYRAND.

50^{ème} anniversaire du début des travaux de rénovation du château de Rundale en Lettonie

Par Eric Schell

Le 24 mai 2014 a eu lieu l'inauguration, après 50 ans de travaux de rénovation et de restauration, du Château de Rundale en Lettonie, ancienne résidence d'été des ducs de Courlande et de Dorothee de Courlande née comtesse von Medem.



Voici le discours prononcé à cette occasion par le comte Théodore de Medem :

« Chers cousins et chers amis,

Nous voici réunis ce soir pour fêter le 50^e anniversaire du début des travaux de rénovation du château de Rundale.



Cet évènement majeur dans la préservation du patrimoine de la Lettonie nous permet d'inaugurer aujourd'hui la salle Medem.

Juste un peu d'histoire pour vous rappeler que le château de Rundale fut la résidence d'été de la dernière duchesse de Courlande Anne Charlotte Dorothea von Medem et de son mari le

duc Pierre von Biron.

Le duché de Courlande ou duché de Courlande et Sémigalle est une région historique de la Lettonie, recouvrant le Zemgale (ou Sémigalle) et le Kurzeme (ou Courlande) actuels.

C'est en tant qu'État indépendant, sous la forme de duché de Courlande (1561–1795), que cette région est la plus connue.

La salle Medem a pu voir le jour grâce à la collaboration de Mr. Lancmanis et notre souhait de retourner sur leur lieu d'origine certaines pièces appartenant à la famille Medem. En tant que descendant du comte Freidrich von



Medem, père de Dorothea et citoyen Letton depuis 1995, nous sommes heureux de contribuer par cette action à la protection du patrimoine historique et culturel de la Lettonie

Avant de conclure nous tenons à remercier tout particulièrement M. Imants Lancmanis pour son dévouement et sa participation à la pérennité de la mémoire germano-balte ainsi que les donateurs et autorités lettones, sans oublier tous nos amis et familles présents ici ce soir».



Sont désormais exposées au public les donations faites en 2013 par la famille de Théodore, dont un remarquable nécessaire de toilette de 32 pièces en porcelaine royale de Berlin datant de 1784 ayant appartenu à la duchesse Dorothee de Courlande, parmi d'autres photographies, portraits et gravures...



Photo de P. Lehner, membre du CA de l'association Les Amis de Talleyrand

Cette magnifique réception, qu'avaient rejoint les Medem, Courlande et Biron de la branche allemande, ainsi que de nombreux Français descendants des branches issues de la duchesse de Dino, a eu lieu dans la belle atmosphère du printemps letton en présence de l'ambassadeur de France à Riga, des généreux mécènes de la Fondation Boris et Inara Teterev de Saint Pétersbourg, de la ministre lettone de la Culture et de l'ancienne Présidente de la république de Lettonie de 1999 à 2007, Mme Vaira Vīķe-Freiberga.

Invité amicalement par Théodore et Aline de Medem, Eric Schell représentait l'association Les Amis Talleyrand et a pu complimenter le conservateur, M. Imants Lancmanis au nom de notre Président Roland Martinet et de tous les membres notre association, très attachée historiquement à ce site de Courlande.

La soirée s'est poursuivie dans la cour intérieure du château par un opéra de Franz Adam Veichtner, « Cyrus et Cassandre », maître de musique du duc Pierre de Courlande, joué pour la première fois le 15 février 1784, puis la fête s'est terminée en apothéose par un royal (ou ducal...) feu d'artifices dans les jardins du Château de Rundale, illuminant cette nuit mémorable et avivant les fastes passés de la Courlande...



Photo de P. Lehner, membre du CA de l'association Les Amis de Talleyrand

Les conférences du MARAIS : quand Talleyrand hébergeait les princes d'Espagne déchus à Valençay

Un reportage de la Blogazette des Ulis et du Hurepoix



Anna de Bagnaux, vice-présidente de l'association Les Amis de Talleyrand et conceptrice des « Conférences du Marais », descend en ligne directe d'un neveu de Talleyrand.

Au château du Marais, dimanche 29 juin, Marc du Pouget, directeur des archives départementales et du patrimoine historique de l'Indre, a feuilleté pour l'assistance présente une page d'histoire liée à Talleyrand.



L'orateur commentant une représentation du château

En 1803, à la demande de Bonaparte et avec son aide financière, Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, ministre des relations extérieures du consulat, acquiert le château de Valençay, dans l'Indre, pour recevoir des hôtes étrangers de marque. Il y accueillera ainsi de 1808 à 1814 Ferdinand VII, le roi d'Espagne déchu, Don Carlos,

son frère et leur oncle Don Antonio, ainsi que leur entourage. Napoléon était parvenu en effet à mettre la main sur la péninsule ibérique et avait donné la couronne à son frère Joseph.



Les loisirs de ces hôtes forcés furent cependant soignés : on construisit ainsi pour eux un petit théâtre, et un joli pavillon de chasse face au château (photo ci-dessus). Chasse au lapin ou au cerf, promenades, broderie à petit point pour les dames, étaient leurs occupations... « Ferdinand, revenu au pouvoir, garda de ce séjour un souvenir somme toute agréable. » a souligné l'orateur.



Une vue de la conférence

Le traité de Valençay (1813) : le séjour des princes d'Espagne à Valençay (1808-1814). Rétrospective d'une exposition historique

Par Gaëlle Matrat, diplômée en master Régie des Œuvres et médiation de l'architecture et du patrimoine

Cet article revient sur l'exposition consacrée au Traité de Valençay et accessible au public du 20 septembre au 16 novembre 2014. Elle prit place au château de Valençay, lieu de signature du dit traité.

Le projet de l'exposition

Dans la nuit du 10 au 11 décembre 1813 le Traité de Valençay était signé au sein du château du même nom. En 2014, la direction du château de Valençay décide alors de mettre en place une exposition revenant sur les tenants et les aboutissants de ce traité politique signé entre la France et l'Espagne. Il s'agit alors d'une commémoration. En effet, si le traité, permettant le retour des princes espagnols dans la péninsule ibérique, est signé à la fin de l'année 1813, ceux-ci ne quitteront Valençay qu'en mars 1814. Cette exposition permet donc la commémoration du départ de la cour espagnole exilée depuis 1808. Le château étant complètement imprégné du séjour des espagnols, il est apparu naturel de marquer plus encore les différentes pièces du château à travers des documents ou œuvres marquants de cette période de l'histoire du château de Valençay.

L'exposition s'inscrit logiquement dans le programme culturel riche et divers du château de Valençay : cette exposition historique - en libre accès du 20 septembre au 16 novembre 2014 - suit une exposition artistique de laque et se déroula dans le même temps qu'un festival de musique, le festival Talleyrand.

Le château de Valençay, lieu d'exil des princes d'Espagne.

Le château de Valençay se démarque par bien des aspects des autres châteaux du Val de Loire. Une partie de son architecture est, bien entendu, typique de la Renaissance mais une grande partie des bâtiments datent également de l'époque classique et du XIXème siècle. En 1803, Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord achète le château de Valençay dont la somme s'élève à 1,6 millions de francs. En réalité, la quasi-totalité de la somme est payée par Napoléon lui-même qui désire que son ministre des Relations extérieures dispose d'un merveilleux château pour y accueillir les ambassadeurs étrangers et ainsi les impressionner. Dans cette optique, Talleyrand fait appel aux ateliers nationaux pour meubler le château au goût du XIXème siècle. En 1808, il n'est plus ministre de Napoléon et ce dernier décide que la terre de Valençay accueillera l'exil des princes espagnols (prince des Asturies, son frère don Carlos, leur oncle don Antonio et une cour d'environ 50 personnes), sorte de punition pour Talleyrand qui resta pourtant très peu de temps auprès de ses prisonniers.

Le projet scientifique

La scénographie de l'exposition prend en compte le lieu particulier qu'est le château de Valençay, c'est-à-dire un lieu de visite. L'exposition se déroulait donc tout au long du circuit de visite, le début de la visite de l'exposition étant le début de la visite du château.

Le premier panneau était donc situé dans l'espace accueil/réception du château. Il pose ainsi de manière claire le contexte européen pour une meilleure compréhension de « l'affaire d'Espagne ». Le Grand salon, déjà imprégné par la présence des espagnols grâce aux fauteuils brodés par les dames de la cour, présentait l'entrevue de Bayonne. On pouvait ainsi y observer le traité dans lequel Ferdinand VII renonce au trône d'Espagne ainsi que la ratification du traité de Charles IV dans lequel il renonce également à ses droits sur la couronne d'Espagne. Ces deux documents étaient présentés de manière chronologique. D'abord le traité, puis la ratification mettant en vigueur le premier document et échangée entre les deux pays. Le Salon bleu, centre de l'exposition, en accueillait la pièce maîtresse : le Traité de Valençay, qui retrouvait alors tout son sens puisqu'il fut signé dans cette pièce en 1813. Ces trois documents ont été prêtés par les Archives du ministère des Affaires étrangères.

Au premier étage, un ensemble de documents revenant sur la vie quotidienne des princes était exposé : une liste de leur suite, une lettre faisant référence à un mariage franco-espagnol, des médaillons représentant la famille royale ... Ces œuvres furent prêtées par divers institutions (Archives départementales de l'Indre, Archives municipales de Valençay) et collectionneurs privés (Marc du Pouget, Madame de Bagneux et la comtesse de Grimouïard).

Le dernier acte de l'exposition se déroulait dans la Grande galerie à travers trois éléments, et non des moindres. Dès l'entrée, un tableau imposant était présenté dans les meilleures conditions pour une parfaite contemplation : Un entracte au château de Valençay de Charles-Henry Tenré prêté par le

musée de la Piscine de Roubaix. Outre ses qualités esthétiques, cette œuvre revêt une grande importance pour le château et cette exposition. En effet, l'intérieur du théâtre, construit pour les princes espagnols, y est représenté. On peut alors se rendre compte de l'ambiance et de l'effervescence qui régnaient au théâtre lors d'une représentation à la fin du XIX^{ème} siècle. Dans la suite de sa déambulation, le visiteur découvrait quatre gravures provenant des collections du château réunies pour l'occasion. Elles furent commandées spécialement par Ferdinand VII lors de son retour en Espagne. Enfin, la galerie du premier étage accueillait également les panneaux-textes de l'exposition qui a, dès le départ, été voulue comme didactique. Malgré l'importance des textes, ceux-ci permettaient une totale compréhension des différents événements ayant eu lieu entre 1808 et 1814.

L'arrivée

Napoléon écrit à Talleyrand, le 9 mai 1808 de Bayonne : « Le prince des Asturies, l'infant Don Antonio, son oncle, Don Carlos, son frère, seront mardi à Valençay. Soyez-y lundi au soir. Mon chambellan Tournon s'y rend en poste, afin de tout préparer pour les recevoir ».

« Faites en sorte qu'ils aient du linge de table et de lit, de la batterie de cuisine... »

« Je désire que ces princes soient reçus sans éclat extérieur, mais honnêtement et avec intérêt et que vous fassiez tout ce qui sera possible pour les amuser. Si vous avez à Valençay un théâtre, et que vous fassiez venir quelques comédiens, il n'y aura pas de mal. »

« Quant à vous, votre mission est assez honorable ; recevoir chez vous trois illustres

personnages pour les amuser est tout à fait dans le caractère de la nation et dans celui de votre rang. »

Sur le chemin qui les mène à leur lieu d'exil, les princes s'arrêtent à Argenton le 17, à Châteauroux le 18 à l'hôtel Bertrand et arrivent à Valençay le 19 mai 1808 au soir. Ils sont alors accueillis par le prince de Bénévent, son épouse et les deux chambellans envoyés par l'Empereur. Le carrosse des princes, antique véhicule en bois doré, ridicule en ce siècle de renouvellement des transports, « d'une forme tout à fait gothique », pense Talleyrand en homme du XVIII^e siècle, mais digne réceptacle de la majesté espagnole, restera à Valençay jusqu'à sa vente en 1902. Selon les Mémoires, empreints d'un hypocrite respect, « cet air d'ancienneté, en rappelant leur grandeur, ajoutait encore à l'intérêt de leur position ». La première rencontre est assez tendue : les Espagnols sont refroidis par cet hôte qui n'est pas à la hauteur de leur rang et Talleyrand choqué d'apprendre que l'oncle, don Antonio, ne parle pas le français.

Une cour espagnole en Berry

Talleyrand prend de nombreuses précautions pour assurer aux princes espagnols une vie quotidienne digne de leur rang : « Je les entourai de respect, d'égards et de soins. Je ne permis à personne de se présenter devant eux qu'après en avoir obtenu



Ferdinand VII d'Espagne

d'eux-mêmes la permission. On ne les approchait jamais qu'en habit habillé ; je n'ai moi-même jamais manqué à ce que j'avais prescrit à cet égard. Toutes les heures de la journée étaient distribuées selon leurs usages : la messe, les heures de repos, les promenades, les prières, etc ». La dévotion occupe d'ailleurs une place prépondérante dans la journée des princes : en 1812, ils « firent maigre tout le Carême et passèrent la Semaine Sainte à prier jour et nuit ». En guise d'expiation, ils vont même jusqu'à brûler les œuvres de Voltaire et de Rousseau, prisées en France, mais jugées impies outre-Pyrénées (14 juillet 1812).

Les passe-temps des princes à Valençay sont variés. Don Antonio pratique la broderie (il a laissé un paravent brodé de ses mains), collectionne dans sa chambre les pièges à loup et y crée un jardin intérieur



Le salon bleu du château, lieu de signature du traité. Copyright Château de Valençay

qui pourrit le parquet. Certains loisirs sont tout à fait ordinaires : promenades à pied ou en voiture, visites aux forges de Luçay ou au château voisin de La Moustière... D'autres sont plus insolites : construction d'un bassin et d'une serre dans le jardin ou encore mise en place d'un laboratoire de chimie. Les promenades de la Cour nécessitent de grandes écuries (qui datent de cette époque), on s'adonne à la chasse, notamment la chasse au lapin avec des furets dans les garennes (le pavillon de la Garenne est leur pavillon de chasse, photo ci-dessus), à la lecture qu'ils n'aiment guère et surtout au théâtre.

La vie de cour : théâtre, musique, fêtes.

« Si vous avez à Valençay un théâtre et que vous fassiez venir quelques comédiens, il n'y aura pas de mal » (Napoléon à Talleyrand). Après des représentations de salon, un théâtre est inauguré le 30 mars 1810

avec un opéra-comique : Camille ou le souterrain. Cette pièce de 1791 est une découverte pour les princes et Ferdinand VII avoue : « C'est la première fois que je vois et j'entends l'opéra, nous avons reçu une singulière éducation à Madrid; on ne nous apprenait rien, on ne nous montrait rien ».

Talleyrand fait aussi venir des musiciens dont Jan Ladislav Dussek, un pianiste tchèque ayant joué à Paris et à Versailles. Celui-ci appréciait peu le style de cette cour en exil : « Nous vivons ici moitié à la française moitié à l'espagnole, ces étrangers sont les meilleurs enfants du monde ; seulement ils m'excèdent à force de me faire faire des impromptus sur le fandango, les boléros.. ».

Les princes d'Espagne donnent de nombreuses réceptions au château de Valençay pour célébrer l'Empereur et sa famille : le 6 avril 1810, pour le mariage de Napoléon et de Marie-Louise, le 15 août, pour la Saint-

Napoléon, le 25 août pour la fête de l'Impératrice, le 13 juin 1811 pour la naissance du roi de Rome. On célèbre même plusieurs mariages entre Espagnols et Français dont le plus distingué est celui du marquis de Guadalcazar, chambellan du prince des Asturies, avec la jeune Ernestine Godéau d'Entraigues, fille du châtelain voisin de La Moustière. Les fêtes pouvaient se dérouler sur plusieurs jours, avec dîners, illuminations, concerts, feux d'artifice, messes, parades... Les princes se présentaient alors dans leurs plus beaux habits de cérémonie et la ville de Valençay vivait au rythme de ces fêtes. Cependant, les festivités cessent en 1811 pour des raisons financières.

Les princes ne se plaisent guère à Valençay, « triste et incommode », selon Ferdinand. Ils auraient désiré vivre dans une résidence parisienne mais Napoléon ne souhaite pas les rapprocher de Paris. Ils veulent alors acheter le château de Valençay, à la faveur du projet de mariage entre Ferdinand VII et l'une des filles de Lucien Bonaparte, mais ce projet échoue. Talleyrand leur propose alors la location du château en 1811, mais ils la refusent.

L'entourage des princes

Les princes espagnols arrivent à Valençay accompagnés d'une suite de 55 personnes. Ils durent tous prêter serment de fidélité au nouveau roi espagnol, Joseph Bonaparte, José Ier.

Les princes disposent au cours de leur exil de plusieurs gouverneurs, représentants de l'Empereur et chargés de la sécurité. Charles Philippe Alexandre d'Arberg est le premier à occuper cette fonction jusqu'en 1810.

Il est d'origine belge et a été chambellan de Napoléon. Il diminue la suite espagnole en renvoyant plus de 30 personnes. Il est remplacé par Pierre Berthémy, suivi un an après par le capitaine Reiset, très apprécié pour sa simplicité et sa franchise militaires.

Certains noms ont échappé à l'oubli : Rafael Alfonso de Souza de Portugal, 10e marquis de Guadalcazar, chambellan de Ferdinand VII, qui fait un mariage romantique avec la jeune Ernestine d'Entraigues, don Juan Escoïquiz, qui accompagne les princes jusqu'à Valençay où il reste jusqu'en 1809. Ancien précepteur du prince des Asturies, puis son confident, notamment lors des scènes de Bayonne, il est invité à quitter Valençay pour Bourges après avoir été soupçonné de pousser les princes à la révolte. Son neveu, Juan d'Amézaga, grand-écuyer, jouit d'une grande influence. Il est pourtant détesté des princes qui le font éloigner de Valençay en 1811. Enfin, don José Miguel de Carvajal-Vargas y Manrique de Lara, 2e duc de San Carlos, amant de la princesse de Bénévent (ce dont Napoléon ne manque pas d'informer son ancien ministre), éloigné un moment mais entretenant toujours cette relation secrètement à Paris, retourne à Valençay pour tenter de convaincre Ferdinand VII de s'évader pour rejoindre l'Amérique. Envoyé en exil à Lons-le-Saunier, il reviendra pour négocier le traité de Valençay.

Les princes espagnols disposent également d'un valet de chambre, homme de confiance, Moreno, de médecins français, d'un aumônier, d'un écuyer anglais... Certains serviteurs doivent partir, mais tout ce monde est sous la surveillance de la haute police qui rend compte des moindres événements.

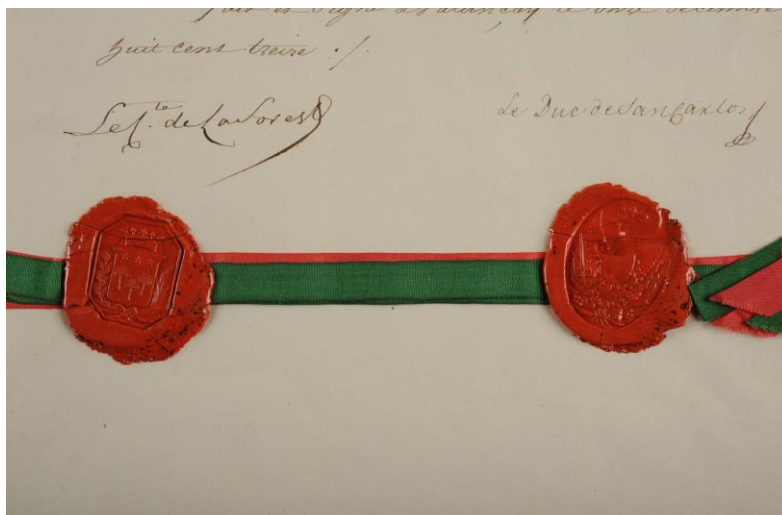
Au début de leur séjour, des plaques de tôle peinte sont clouées à des poteaux dans les allées : chaque membre de la Cour a la sienne, le prince Ferdinand, la princesse de Bénévent, Pepe (diminutif de José) duc de San Carlos...

Talleyrand et les princes.

Talleyrand resta très peu de temps auprès des princes d'Espagne. Le 5 août 1808, il part rejoindre Napoléon à Nantes, revient brièvement à Valençay et repart définitivement le 30 août pour se rendre au congrès d'Erfurt. Il leur donne l'occasion de connaître la liberté et de nouveaux loisirs : la liberté de se promener seuls dans le parc du château par exemple (en Espagne, les princes ne pouvaient sortir sans l'autorisation préalable du roi). Il leur fait découvrir le théâtre auquel ils n'avaient pas accès en Espagne et tenta de les intéresser à la lecture, sans succès. Lors de son départ, dit-il, « les princes vinrent tous les trois me faire leurs adieux dans mon appartement, les larmes aux yeux. Ils cherchaient ce qu'ils pouvaient me donner comme une marque d'amitié et de reconnaissance... Chacun d'eux m'offrit le vieux livre de prières dont il se servait à l'église. Je les reçus avec respect et avec une émotion que je n'aurais jamais la témérité d'exprimer ».

Valençay, prison dorée des princes d'Espagne.

Un important système de surveillance est mis en place et maintenu par le ministre de la Police générale qui reçoit des rapports du préfet de l'Indre, Gilles Prouveur de Pont de Grouard qui se trouve au château de Va-



Le traité de Valençay (1813). Signé par le comte de Lafortet (à gauche) pour la France et par le duc de San Carlos (à droite) pour l'Espagne. Copyright Château de Valençay – Michel Chassat.

lençay dès le lendemain de l'arrivée des princes et s'y rendra régulièrement entre 1804 et 1814. Il reçoit ses consignes du ministère et notamment du conseiller d'Etat Réal : « Tâchez, monsieur, par tous les moyens qui sont en votre pouvoir, de pénétrer le plus profondément possible, et cependant avec réserve (il souligne) dans les relations qui pourront exister, soit à l'intérieur, soit du dehors, à l'intérieur du château ». Le château et la ville sont gardés jour et nuit. Toute personne arrivant à Valençay doit présenter un passeport et une liste des voyageurs comprenant âge, lieu d'origine et profession est envoyée à Paris. Quant à la correspondance, elle est surveillée par le directeur général des Postes, Antoine Marie Chamans de Lavalette.

Les princes d'Espagne disposent donc de très peu de contacts avec l'extérieur jusqu'en 1813, lorsque l'Empire vacille. En janvier 1813, le tsar fait publier un manifeste dans lequel il reconnaît la légitimité de Ferdinand VII. La surveillance est alors renforcée et les princes ne peuvent cacher leur satisfaction même s'ils témoignent leur regret lors de la défaite de Napoléon en

Russie : « Ils gardent le plus profond silence sur les nouvelles qu'ils lisent dans le Moniteur » (9 février 1813). Plus tard, le changement s'opère : « Les circonstances du moment semblent augmenter la dissimulation des princes qui laissent néanmoins percer une joie inquiète ; on les voit plus désireux d'apprendre les événements » (19 novembre 1813).

On redouble donc d'imagination pour distraire les princes. Ils ne doivent pas se trouver en état de dépression, ce qui pourrait les amener à penser à l'évasion. Napoléon, dans une lettre à Talleyrand, propose des distractions féminines pour faire oublier aux princes la situation de leur pays et pour avoir prise sur eux : « Vous pourriez y amener Mme de Talleyrand avec quatre ou cinq femmes. Si le prince des Asturies s'attachait à quelque jolie femme, cela n'aurait aucun inconvénient, surtout si on en était sûr ». Ferdinand VII, veuf depuis 1806, n'eut aucune « amourette » lors de son exil à Valençay comme l'espérait l'Empereur.

Malgré une étroite surveillance, il y a quelques tentatives d'enlèvement en 1810 (« enlèvement » faute de preuve de l'implication des princes). A la fin du mois de janvier, deux agents espagnols venant de la junte de Tarragone arrivent près de Valençay. Ils réussissent à contacter le médecin de Ferdinand VII qui refuse de les recevoir de peur d'aggraver sa situation. Au printemps 1810, un escroc, Louis Collignon, se disant baron de Kolli, avec des contacts anglais, tente d'approcher Ferdinand VII sans succès. Il est arrêté en mars 1810 et remplacé par un homme de la police se faisant passer pour Kolli. Mais Ferdinand, méfiant, déjoue le piège. L'affaire Kolli, arrangée par la police, a les honneurs du Moniteur.

Ferdinand et Napoléon.

Bien avant l'exil des princes espagnols à Valençay, le prince des Asturies et Napoléon ont entretenu une correspondance par le biais de l'ambassade de France en Espagne. Pourtant, l'Empereur n'appréciait guère Ferdinand : « Le prince des Asturies est un homme qui inspire peu d'intérêt. Il est bête au point que je n'ai pu en tirer un mot. Quoi que je lui dise, il ne répond pas. Qu'on le tance ou qu'on lui fasse des compliments, il ne change jamais de visage... Pour qui le voit, son caractère se dépeint par un seul mot : sornois. »

Durant les quatre années d'exil, Napoléon ne respecta pas les engagements financiers spécifiés dans le traité de Bayonne envers les princes. Les fonds furent déposés chez un banquier orléanais et rien ne leur fut versé. La rente qui leur était accordée changeait suivant les années. Pourtant, le prince espagnol se présente toujours comme le « très humble et très dévoué serviteur » de l'Empereur et demande à plusieurs reprises d'intégrer la famille impériale en épousant une nièce de Napoléon, et même l'adoption par ce dernier. Cette dernière demande confirma l'Empereur dans son aversion.

Le cycle de conférences

Un cycle de conférence fut organisé autour de cette exposition. Il se déroula sur quatre week-ends en parallèle d'un festival de musique : le festival Talleyrand. Ce cycle accueillit divers thèmes et intervenants, dans l'ordre chronologique :

- Jean Etèvenaux, secrétaire général du Souvenir napoléonien, « Ferdinand VII et ses proches à Valençay »,
- Christophe Beyeler, conservateur du musée Napoléon Ier au château de Fon-

tainebleau, « Dans les griffes de l'aigle : Charles IV et Ferdinand VII à Bayonne. Offrande et destin d'un surtout »,

- Gérard Dufour, Professeur des universités émérite, « La non-ratification du traité de Valençay par les autorités espagnoles »,
- Marc du Pouget, directeur des Archives départementales et du patrimoine de l'Indre, « Des Hidalgos en Berry. Les princes d'Espagne à Valençay ».



M. Gérard Dufour lors de sa conférence du 4 octobre. Copyright Château de Valençay.

Grâce à cette exposition, les liens entre le château de Valençay et l'Espagne se sont vus renforcés. Des chercheurs espagnols ont pris contact avec la direction pour mettre à profit leurs travaux en musicologie et en histoire. L'exposition fut d'ailleurs relayée dans la péninsule par Gérard Dufour qui, en plus de sa conférence au château de Valençay, tient régulièrement des conférences en Espagne. Enfin, lors du vernissage, un membre de l'ambassade espagnole montra des signes d'encouragement quant à la collaboration entre Valençay et l'Espagne.

Ce fut donc un évènement marquant de la saison culturelle au château de Valençay qui permit d'enrichir la documentation sur cette période emblématique de l'histoire

mais également la création d'un réseau d'historien et de professionnels d'institutions culturelles diverses (archives, musées ...).

L'aventure ne s'arrête pas là ! Le château devrait, dans les mois qui suivent, via un projet plus large de réagencement du site internet, mettre en ligne les panneaux textes de l'exposition pour ainsi créer une exposition virtuelle.

Nota : Pour les lecteurs intéressés, cet article est disponible en version complète sur demande auprès de l'association des Amis de Talleyrand. Les textes de l'exposition seront également disponibles sur le site du Château de Valençay à une date qui sera indiquée ultérieurement.

Les conférences du Marais : un Talleyrand dans la Grande Guerre

Un reportage de la Blogazette des Ulis et du Hurepoix.

Pour la dernière conférence de la saison au château du Marais, dimanche 14 septembre, le sujet proposé, en ces temps de commémoration de la guerre 14-18, était d'actualité : le conférencier Eric Mension-

Rigau, historien (voir le texte ci-après), assisté de Georges Lefavre, ancien président de l'association Les Amis de Talleyrand, qui projetait de précieux documents iconographiques, ont évoqué la figure de

Louis de Talleyrand-Périgord, duc de Montmorency, à la fois acteur et témoin de la Grande guerre ; il a en effet fait part de ce qu'il a vécu et vu au cours de cette période tragique dans ses Mémoires.

Qui était-il ?

Louis de Talleyrand-Périgord, né en 1865, était, comme les familles actuellement propriétaires du Marais, le descendant d'Edmond, neveu de Talleyrand et de Dorothée, fille du duc de Courlande (partie de l'actuelle Lettonie) ; très exactement il était le cousin germain d'Hélie de Talleyrand-Périgord, le grand-père d'Anna de Bagneux, propriétaire du Marais, qui est l'initiatrice des conférences qui s'y déroulent chaque mois.



Sa mère

Pourquoi ce titre supplémentaire de « duc de Montmorency » ? Son père Adalbert de Périgord, avait obtenu de Napoléon III, en 1864, le droit de reprendre ce titre, le dernier duc de Montmorency étant mort quelque temps plus tôt.

Il descendait bien des Montmorency par les femmes, mais cette décision donna lieu à

vives contestations et même à un procès car d'autres auraient pu prétendre à ce titre. Sa mère Carme Aguado, d'origine espagnole, était morte à 33 ans de phthisie. Il s'est marié trois fois, d'abord à Anne de Rohan-Chabot, morte prématurément, puis en 1917 à Cecilia Ulman, veuve d'un M. Blumenthal disparu en mer ; après sa mort il attendra 1950 pour épouser Ida Lefavre, une nièce du côté de sa famille maternelle. Il meurt un an après.



Louis à 5 ans, photographié par son oncle Olympe Aguado, à Sivry



Georges Lefavre nous présente un des trois sabres de Louis de T. P. conservés dans la famille



Eric Mension - Rigau pendant sa conférence



Photo prise à Sagan, avant son affectation au 14^{ème} dragons, en 1888



Adalbert, son père.

Un Talleyrand dans la guerre...

Louis de Talleyrand-Périgord avait effectué son service militaire en 1886-87 dans le 12^e régiment de chasseur à cheval. Au début de la guerre, il était capitaine de dragons. Pendant la guerre, il reçoit la mission d'accompagner la 4^e division d'infanterie anglaise comme officier de liaison - l'obstacle de la langue était un problème entre alliés, il fallait donc des officiers pour résoudre la difficulté. Jusqu'en 1915, il sera au front avec cette unité, en première ligne, car « quelqu'un qui porte un grand nom se doit d'être au premier rang », selon lui. Eric Mension-Rigau, cartes à l'appui, nous a fait suivre l'évolution de ses déplacements sur le front, en fonction des aléas de la guerre. A Cateau-Cambrésis, il découvre la « guerre moderne », celle qui tue en masse ; il assiste à l'exode sur les routes d'une multitude de gens fuyant le feu ; il est aux abords de la bataille de Charleroi, en août 14, où 40 000 soldats trouveront la mort en 3 jours ; son baptême du feu a lieu le 25 août. Après l'ordre de repli de Joffre, il est sur la ligne de front de la bataille de la

Marne (qui fait un million de morts de chaque côté). En 1915, il est à la bataille de l'Yser, en Belgique, où 24 000 anglais seront tués, ainsi que 80% des soldats allemands. En décembre 1915, il sera sur le front de la Somme comme officier d'ordonnance auprès d'un général ; il est là lors des affrontements meurtriers de juillet à octobre 1916 ; il fit en 1917 la marche en avant jusqu'à Saint-Quentin, en suivant le repli Allemand sur la ligne Hindenburg ... Ce n'est qu'en juillet 1917 que malade, épuisé, il est malgré lui retiré du front et finit la guerre comme adjoint au commandant d'armes de plusieurs portes de Paris.

Son témoignage

Constamment au premier rang de ces événements tragiques, il témoigne de ce à quoi il a assisté : l'enthousiasme des soldats en août 1914, entonnant des chants patriotiques, dans les trains qui les amenaient au front. Il est le témoin de l'exode des civils, de ce qu'endurent les soldats dans les tranchées, de la mort en masse des troupes des

deux côtés ; et malgré tout cela de leur courage et de leur détermination : « Ne vous inquiétez pas, mon capitaine, on les aura ! » lui dit un jour un simple soldat. Il compare aussi les états d'esprit des soldats anglais et français dans la guerre, et nous renseigne sur le comportement des aristocrates en ces

circonstances difficiles. Il est décoré de la croix de guerre avec palmes en 1917, et de la Military Cross ; il est fait chevalier de la légion d'honneur à titre militaire en 1919. Faute de descendants, il sera le dernier duc de Montmorency.

Les conférences du Marais : Un Talleyrand dans la Grande Guerre : Louis de Talleyrand-Périgord, duc de Montmorency (1867-1951)

Par Eric Mension-Rigau, professeur à la Sorbonne (Paris IV)

Louis de Talleyrand-Périgord est l'arrière-petit-fils d'Edmond de Talleyrand-Périgord et de la duchesse de Dino et le petit-fils de Louis, duc de Talleyrand-Périgord, et d'Alix de Montmorency, sœur du dernier duc de Montmorency. Son père Adalbert de Talleyrand-Périgord, marié à Maria Aguardo, était proche de Napoléon III. En 1864, il obtint par décret impérial - l'empereur dis-

posant des titres en tant que souverain - le droit de reprendre le titre de duc de Montmorency, son oncle le dernier duc de Montmorency étant mort en 1862.

Louis, filleul de Napoléon III et de l'impératrice Eugénie, hérita du titre de duc de Montmorency. Il est mort sans descendance, bien qu'il se fût marié trois fois : en 1891 avec Anne de Rohan-Chabot, fille du duc de Rohan, qui meurt en 1903, à 30 ans ; en 1917 avec une américaine, veuve de Ferdinand Blumenthal, Cécilia Ulman qui meurt en 1927 ; en 1950 (un an avant sa mort), avec Ida Lefavre, fille d'un diplomate, qui meurt en 1985.

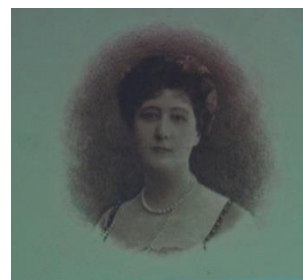
Les sources de cet article sont les souvenirs que Louis de Talleyrand-Périgord a écrits. Que son neveu par alliance, Monsieur Georges Lefavre, qui a bien voulu m'autoriser à les consulter, soit ici chaleureusement remercié.

Les débuts de la Guerre

Quand la guerre



Capitaine de dragon, au début de la guerre



Sa 2ème épouse : Cécilia Ulman

éclate, Louis de Talleyrand-Périgord est âgé de 47 ans et veuf depuis 11 ans. Depuis 1905, il est capitaine de cavalerie de réserve de l'État-Major :

Étant déjà “dispensé par l'âge de toute obligation militaire”, j'avais en prévision d'une guerre que depuis longtemps les gens avertis sentaient proche, fait la demande d'être maintenu dans la réserve de l'armée active, c'est-à-dire mobilisable le premier jour. En effet, mon ordre de mobilisation portait : « Sera rendu le premier jour de la mobilisation à 3 heures de l'après-midi, au troisième bureau du Ministère de la Guerre pour une mission éventuelle ».

Le jour de la mobilisation, il se rend donc à l'État-Major général de l'armée, où il retrouve une trentaine d'officiers et officiers-interprètes, susceptibles de servir d'interprètes auprès d'une armée étrangère alliée (c'est-à-dire anglaise) qui viendrait en France. La plupart d'entre eux appartiennent à son milieu : Jean Hennessy, le prince Joachim Murat, le baron Robert de Rothschild, le baron Lejeune... Louis de Talleyrand-Périgord et les autres officiers de sa Mission sont transportés à Amiens, centre de concentration des troupes qui sont dirigées vers la zone d'opérations et, aussi, lieu de débarquement des premières troupes britanniques.

La volonté offensive du plan Schlieffen se traduit, dès le 5 août, par une brutale attaque allemande sur Liège, grande ville

industrielle qui verrouille l'accès à la vallée de la Meuse au sud et à la grande plaine des Flandres à l'ouest. La ville est prise le 16 août, après douze jours de combats acharnés. Les troupes allemandes se déploient vers Bruxelles (prise le 20 août) et vers Namur (prise le 24 août), tandis que le gros de l'armée belge, avec à sa tête le roi Albert Ier, se replie vers le camp retranché d'Anvers (qui tient jusqu'au 9 octobre).

Le 16 août, Louis de Talleyrand-Périgord et les officiers français de sa Mission sont transportés au Cateau-Cambrésis. Louis y reste huit jours en étant, comme tout le monde, sans information précise de ce qui passe sur le front. Mais « à en juger par la mine des grands chefs, nous en concluons que cela n'allait pas bien ». L'inquiétude germe dans son esprit, comme dans celui de tout soldat. S'ébranle la certitude que le conflit sera court et peut-être même foudroyant...



Louis de Talleyrand-Périgord, dernier duc de Montmorency

Le maréchal French, commandant en chef du corps expéditionnaire britannique, arrive au Cateau-Cambrésis avec tout son état-major. Au fur et à mesure que les régiments anglais arrivent, les officiers de liaison sont affectés dans les différentes unités. Leur présence est, en effet, nécessaire : les Français parlent mal l'anglais et les officiers britanniques ignorent pour la plupart le français, ce qui sera une difficulté constante pendant la guerre : l'armée manque de traducteurs, alors qu'il faut coordonner des mouvements de troupes complexes de plusieurs nationalités. La fonction des officiers de liaison est aussi de

faciliter autant que possible les rapports de l'armée étrangère alliée avec la population et les autorités françaises.

Louis est désigné pour accompagner deux généraux anglais décidés à aller se rendre compte sur le front de la réalité de la situation. Il part avec eux en direction de Philippeville, en Belgique, en passant par le Nouvion-en-Thiérache. En s'approchant de la Belgique, il découvre, le 24 août, le spectacle effrayant d'une foule fuyant vers Paris :

Dès que nous arrivâmes à la route nationale menant vers Paris, nous la trouvâmes encombrée d'une multitude de gens qui fuyaient, poussant devant eux leurs bestiaux, ayant mis dans des charrettes les quelques meubles qu'ils avaient pu sauver, les femmes, les enfants, les vieillards, tout cela marchait pêle-mêle, se traînait avec peine, avec une détresse et un désarroi complets. Cela était navrant à regarder et c'est un des aspects de la guerre les plus désolants que j'ai vus. Il y avait de ces gens à perte de vue, et marchant en sens inverse, on croisait des troupes qui montaient en premières lignes.

Telle est l'entrée dramatique des civils dans la guerre. En Wallonie, densément peuplée en raison des nombreuses usines et d'une agriculture très active, le front s'est considérablement étendu en l'espace de quelques semaines. C'est là qu'apparaît, pour la première fois, le spectacle de la guerre moderne, qui provoque l'effarement, le désarroi et la panique des combattants comme des populations civiles.

La voiture où se trouvent Louis et les deux généraux anglais peine à avancer. Ils arrivent toutefois à Philippeville, encombrée de

troupes qui sortent d'une dure bataille. L'avant-veille a eu lieu « la bataille de Charleroi » (21-23 août) à l'issue de laquelle le général Lanrezac a dû donner l'ordre de battre en retraite. Il a établi son quartier général près de Philippeville, au château de Chimay, où Louis se rend avec les deux généraux anglais. Il y découvre un général Lanzerac assommé par le désastre qu'il vient de subir.

Le lendemain, Louis est envoyé comme officier de liaison auprès de la 4e division d'infanterie britannique, accompagné d'un peloton de vingt-cinq gendarmes montés et avec sous ses ordres tous les soldats-interprètes attachés à la 4e division, environ cent cinquante hommes, disséminés dans toutes les unités.

Cette 4e division est installée à Inchy, à quelques kilomètres du Cateau-Cambrésis, en direction de Cambrai. Le 25 août, Louis reçoit le baptême du feu. La division anglaise s'est approchée de Solesmes, au nord de Viesly. Deux obus tombent non loin d'une maison où il se trouve. Il assiste au duel d'artillerie qui éclate entre l'armée allemande et l'armée anglaise, avant que les Anglais ne soient obligés de se replier.

Auprès de la 4e division d'infanterie bri-



1er jour de la mobilisation, état major, Amiens

tannique (25 août 1914 - octobre 1915)

Dès lors le récit de Louis raconte les combats de cette division britannique qu'il suit partout jusqu'en octobre 1915

La retraite (fin août - 8 septembre)

Le 25 août Joffre ordonne la retraite générale sur tous les fronts. Reflue vers le sud une marée humaine de plus d'un million de soldats, que les Allemands reçoivent l'ordre de poursuivre. Les armées allemandes envahissent le Nord de la France (Lille est prise le 27 août) et franchissent la Somme à Péronne le 28. Pour Louis, la retraite commence à Solesmes, le soir du 25 août :

Nous marchions en colonne sur la route, j'étais à cheval à la tête de mon détachement de gendarmerie. Il faisait une lourde chaleur et un violent orage avait éclaté qui nous avait trempés. La nuit était absolument noire et nous n'avions d'autre



Armentières, 1914

lumière pour nous guider que les flammes terrifiantes de sept villages qui brûlaient derrière nous !

Les Allemands mènent l'offensive avec une rapidité foudroyante :

Leurs troupes qui avaient combattu pendant la journée restaient sur place le soir, mais les troupes de l'arrière qui s'étaient reposées pendant la journée étaient amenées en fourgons automobiles et continuaient la poursuite.

La poursuite allemande dure quinze jours, jusqu'à la bataille de la Marne (5-8 septembre). Louis décrit la retraite de la divi-



Cantonement de Monchy-Humières, février 1917

sion anglaise, en insistant sur deux points. Le spectacle de la mort de masse d'abord. Les blessés meurent au milieu de leurs camarades dans d'atroces souffrances ; d'autres, après avoir été entassés dans les voitures d'ambulances, sont déposés dans les salles des mairies ou dans les écoles, d'où ils sont précipitamment enlevés dès que les Allemands arrivent. Par ailleurs, il souligne le caractère parfaitement ordonné de la retraite qui s'effectue en bon ordre, qu'il s'agisse des soldats français ou britanniques :

J'eus l'occasion d'admirer le courage de ces soldats écossais et irlandais qui, arrivés la veille seule-



Campagne de Flandres, NIEPPE, 1914

ment, et dans un pays étranger pour eux, se battaient avec un calme et une bravoure superbes.

Avec sa division, Louis passe par Le Catetet, arrive à Péronne, qui doit être évacuée dans la précipitation car les Allemands arrivent à marche forcée, se replie sur Noyon, puis à Sempigny, au sud de Noyon sur la route de Compiègne. Il connaît bien la région car ses beaux-parents, le duc et la duchesse de Rohan, sont propriétaires du château de Manancourt, près de Péronne, qui est détruit au cours de la guerre.

La retraite s'accélère car, le général Joffre a donné l'ordre de la retraite systématique, quel qu'ait été le résultat de la journée. Son but, en effet, est de regrouper les armées au sud pour reconstituer leurs forces et livrer une bataille décisive : c'est ce qui permettra de gagner la bataille de la Marne.

La division anglaise se replie sur Compiègne. Le plus souvent les haltes ne sont que d'une nuit, parfois fort brève. Les officiers s'installent souvent dans un château ; Louis est hébergé parfois au presbytère, où il est bien reçu comme officier français ca-

tholique ; la troupe loge chez l'habitant ou campe. Puis la division bat en retraite au sud de la forêt de Compiègne, passe à Saintine, puis se dirige vers Senlis, qui a été évacuée de sa population. Le rythme s'accélère car les Allemands poursuivent leur marche de nuit.

Louis, qui dispose d'une voiture, circule séparément de la division britannique qui, elle, combat.

Comme il a souvent du mal à la retrouver, il décide, à partir de Dammartin-en-Goële, de poursuivre la route à cheval, en s'efforçant de rester auprès des officiers anglais. La division contourne Paris par l'Est. Elle arrive à Claye-Souilly, puis à Lagny-sur-Marne, où les autorités ont fui. Louis est chargé de faire sauter le pont avec une compagnie d'artificiers. La division arrive à Jossigny, à six kilomètres de Lagny, passe à Ferrières-en-Brie, chez les Rothschild, puis s'installe à Brie-Comte-Robert à la veille de la bataille de la Marne. La division reçoit alors l'ordre, cette fois, de marcher à l'ennemi.

La poursuite des Allemands après la bataille de la Marne

La division se dirige vers La Ferté-sous-Jouarre, franchit la Marne sur un pont de bateaux improvisé, et poursuit vers le Nord les Allemands, en direction de l'Aisne, en passant par Chouy. Elle passe l'Aisne à Vénizel, à quelques kilomètres à l'Est de Soissons, où elle reçoit une pluie d'obus envoyée par les Allemands qui occupent, sur l'autre rive, le village de Bucy-le-Long.

La division de Louis doit se replier sur Septmonts, tout en maintenant une partie de l'artillerie sur les rives de l'Aisne. La ville de Soissons est alors prise entre deux feux : les Français bombardent à l'Ouest et les Allemands, retranchés dans les carrières qui sont de l'autre côté de la ville, bombardent à l'Est. La cathédrale est démolie....

La division de Louis reste dans ce secteur environ trois semaines, du 13 septembre au 7 octobre. Le 7 octobre elle est transportée par train spécial dans le Nord, à St-Omer.

Les combats dans le Nord (octobre 1914 - juin 1915)

La division combat d'abord dans la région d'Hazebrouck, puis à Bailleul, qu'elle réussit à reprendre aux Allemands. Elle avance vers Nieppe, à l'Est d'Armentières, puis occupe Armentières, qui est déjà en grande partie détruite. Les Allemands se replient et abandonnent Armentières, mais le front est à deux kilomètres à l'Est d'Armentières. La division reste à Bailleul, à Nieppe et à Armentières du 18 octobre au mois d'avril 1915.

Louis, qui est installé à Nieppe, a pour tâche d'aider à aplanir toutes les difficultés entre les autorités civiles françaises et les autorités militaires anglaises, ce qui est loin d'être toujours facile. Son journal livre des informations intéressantes sur l'attitude des populations, plus ou moins accueillantes aux Anglais, et sur celle des maires qui doivent se soumettre aux réquisitions des autorités anglaises.



Louis avec l'officier de marine Léon Corblet

En arrivant à Nieppe, je me rendis de suite à la Mairie que je trouvai dans un état de désordre indescriptible, les tiroirs de tous les meubles ouverts, les papiers administratifs jetés à terre, les uniformes des pompiers et le drapeau national déchirés en miettes... Je réunis d'urgence le Conseil municipal et exprimai ma véhémence indignation de trouver une mairie dans un état pareil. Mais je me rendis compte que ces pauvres gens n'y étaient pour rien, qu'ils avaient fait de leur mieux et que c'étaient les Boches qui, en s'en allant, avaient tout saccagé.

Toutes les semaines, pour rendre compte de la situation, Louis se rend à St-Omer, où se trouve le quartier général de l'Armée britannique avec, à sa tête, le maréchal French.

Louis part en permission pour la première fois le 21 mars 1915 et arrive à Paris le 22. Malheureusement son père qui, vient de fêter ses 78 ans, est victime d'un accident vasculaire avant l'arrivée de son fils. Il meurt le 25 mars. Louis rentre quelques jours plus tard dans le Nord. Il est devenu duc de Montmorency.

Le dernier épisode est particulièrement dur : la division reçoit l'ordre d'aller en Belgique occuper le secteur faisant face à Ypres.

En avril, la division passe à Poperinge et prend position au sud et à l'est d'Ypres, l'objectif étant d'établir autant que possible des postes le long du canal de Furnes à Ypres. Entre mi-octobre et mi-novembre



Au repos, en 1917

1915, a eu lieu la sanglante « bataille de l'Yser », ce petit fleuve côtier de moins de 80 kilomètres qui prend sa source dans le Pas-de-Calais et se jette dans la mer du Nord, à Nieuport. A la jonction de canaux importants, Nieuport reste aux mains des troupes françaises et britanniques jusqu'à la fin de la guerre, mais, pendant quatre ans, elle est en état de siège permanent et subit des bombardements incessants.

Au printemps 1915 a lieu la seconde bataille d'Ypres : les Allemands tentent de réduire le saillant franco-anglo-belge. C'est à ce moment, au début d'avril, que Louis arrive à Ypres. Il installe le quartier général de la mission près de Vlamertinghe, entre Poperinge et Ypres. Il y reste trois mois.

À Ypres, les bombardements sont aussi terribles qu'incessants. Il s'y rend le lendemain de son arrivée :

Toutes les maisons étaient détruites, quelques-unes se tenant encore debout étaient éventrées d'une assez curieuse façon, car elles semblaient avoir été tranchées en deux par un couteau, et la façade étant tombée, on voyait les pièces dans l'état dans lequel leur propriétaire les avait laissées, toutes les chambres ayant encore leur mobilier. Quelques mois plus tard, il n'y avait plus à Ypres que des amas de pierres. Des belles halles, il ne subsistait, à ce moment, que quelques pans de mur. Par un hasard providentiel, toute une partie de la cathédrale était encore debout, mais tous les jours des obus mettaient le feu à un nouvel endroit et peu de temps après il ne restait plus rien de cette magnifique basilique. Bien entendu, il n'y avait plus un habitant à Ypres, et cette malheureuse cité était tellement pulvérisée qu'il nous fut impossible d'y laisser

des postes de soldats et que nous dûmes les répartir aux alentours de la ville et le long du canal, dans des endroits sinon moins exposés, du moins à peu près tenables. Les Allemands s'acharnaient sur Ypres qui était bombardé nuit et jour. [...] L'archiprêtre qui avait la garde de la cathédrale s'était réfugié aux environs de Furnes. Ayant appris, je ne sais comment, qu'il y avait un officier français catholique attaché à la 4e Division d'infanterie britannique, lequel était cantonné en face d'Ypres, il m'envoya un prêtre pour me demander s'il me serait possible de sauver certains objets du culte qu'il me désigna. Je ne pouvais refuser, et allai, avec un officier anglais et l'aumônier catholique de la division, sous un fort bombardement, chercher ces objets que nous trouvâmes dans les armoires de la sacristie. Il était temps : le lendemain ce qui restait de la cathédrale s'effondrait. Je fis de suite parvenir à l'archiprêtre les objets sacrés que j'avais pu sauver. [...] Sur le bord de la grand'route, à mi-chemin de Vlamertinghe et de l'endroit où se trouvait notre bicoque, il y avait un petit couvent dans lequel quelques religieuses étaient bravement restées. J'allai les voir, elles me firent visiter le couvent et j'arrivai à l'entrée d'une chapelle, au-dessus de la porte de laquelle il y avait cette inscription : « chapelle de Montmorency ». Grand fut mon étonnement ! En pénétrant dans cette chapelle qui était assez vaste et construite en forme de cercle, je vis de chaque côté de l'autel deux beaux portraits : le premier celui du duc Raoul de Montmorency et l'autre celui de la duchesse, née Harchies. Ceci m'expliqua tout : le duc de Montmorency avait épousé

une Belge, Mlle de Harchies, à qui appartenait le château de Vlamertinghe et qui avait fondé ce couvent. Il était le frère de ma grand-mère, duchesse de Valançay, et mourut sans postérité, étant ainsi le dernier Montmorency, duc de Montmorency. C'est en conséquence de cette situation que mon père, dans la suite, fut autorisé par l'empereur et le Conseil d'État à relever le titre de son oncle.

C'est pendant son séjour à Vlamertinghe, qu'eut lieu, près d'Ypres, la première attaque allemande par les gaz.

Elle se produisit à l'extrémité de notre aile gauche, du côté de Boesinghe ; ce jour-là le vent portait de notre côté et, quoique nous fussions à près de trois kilomètres de Boesinghe, nous fûmes tous malades et pris à la gorge. Le soir, nous vîmes passer de nombreux fourgons remplis de nos malheureux soldats, inertes et incapables de faire un mouvement.

Louis assiste à la visite du roi George V, accompagné du prince de Galles, qui vient soutenir le moral des troupes.

Depuis son arrivée en France, la IVe division a constamment été en action sur le front. Aussi est-elle envoyée au repos pour quelque temps. En juin, elle est transportée



Bataille de la Somme 1916. bois du Satvre

par voie ferrée à Doullens, sur la Somme, entre Arras et Amiens. Elle s'installe un peu en arrière du front à proximité d'Albert. Louis, lui, est à Acheux-en-Amiénois, où il reste jusqu'en octobre 1915. Il se rend souvent à Amiens pour voir le préfet.

À partir d'octobre 1915, il est attaché à l'État-major du Corps canadien et retourne à Bailleul. Puis le 15 décembre 1915, il est rappelé dans l'armée française et devient officier d'ordonnance du général commandant le 35^e corps d'armée, le général Ebner.

Officier d'ordonnance du général commandant le 35^e corps d'armée

Louis rejoint le général Ebner au château de Sainte-Claire (qui appartient alors au comte Pierre de Ségonzac), entre Rethondes, au nord de Compiègne, et Berneuil-sur-Aisne, dans l'Oise. Il évoque tous les châteaux environnants qui sont occupés par les officiers français.

Il préférerait vivre au quotidien sur le front et appréciait beaucoup d'être auprès des Anglais ou des Canadiens, plus sensibles que les Français à son titre de duc de Montmorency. Il déplore surtout que sa tâche soit beaucoup moins intéressante. Il s'occupe principalement des communications téléphoniques et des dépêches chiffrées. Toutefois, il se rend régulièrement en premières lignes.

Une fois par semaine, nous étions commandés de service, un autre officier et moi, pour aller faire une tournée d'inspection dans les divers postes des tranchées de toute première ligne, sur lesquels nous rédigeons ensuite un rapport. Le général pensait avec raison qu'il était né-

cessaire de rappeler aux pauvres poilus qui étaient aux tranchées dans l'eau et dans la boue, qu'on pensait à eux et de leur montrer que les officiers d'état-major s'exposaient comme eux. À cet effet, nous avions l'ordre, pour ces missions, de porter d'une façon très apparente nos brassards d'état-major, bleu, blanc, rouge, tout brodés d'or. C'était très voyant, et bien des fois cela a attiré des rafales d'obus sur les endroits où nous nous trouvions. Mais le fait de voir les officiers d'état-major venir se rendre compte de l'état dans lequel se trouvaient les hommes et de ce qu'il leur fallait était excellent pour le moral du soldat. Ce service de renseignements avait lieu trois fois la semaine. Les officiers désignés partaient en automobile aussi loin qu'on pouvait avancer, puis ils continuaient à pied par les boyaux de communication jusqu'aux fils de fer barbelés qui se trouvaient en avant des lignes. C'est dans ces missions où j'ai vu les soldats, où j'ai causé avec eux, que j'ai appris à mieux connaître l'âme du soldat français et à avoir pour lui une admiration infinie. Ces hommes qui, pendant des semaines, étaient dans des tranchées, souvent remplies d'eau, qui couchaient sur une terre boueuse et étaient exposés sans cesse aux obus et aux sorties de l'ennemi, n'avaient qu'une pensée : bien faire, faire pour le mieux ! Ils ne se plaignaient pas, s'accommodaient de tout en débrouillards, avec cette gaieté qui est le fond de notre race. Ils avaient confiance malgré tout ce qu'ils enduraient et je me souviens de cette phrase que plus d'un m'a faite : "Soyez tranquille, mon capitaine, on les aura !"



Remise de la légion d'honneur, le 28 décembre 1918

Les généraux se succèdent à la tête de l'État-major du 35e corps, installé à Breteuil-sur-Noye, entre Beauvais et Amiens, puis à Beaucourt-en-Santerre, au sud d'Albert. Se prépare alors la bataille de la Somme, première offensive franco-anglaise de la Grande Guerre, dont l'objectif est la rupture du front allemand en Picardie. Quand l'attaque s'annonce, le poste de commandement de l'État-major du 35e corps est installé près de Foucaucourt-en-Santerre, entre Péronne et Albert, à l'est de Proyart, sur la ligne de front. Louis y est présent, avec le 35e corps, de mai à début septembre 1916.

Le 13 juillet, il apprend la mort de son beau-frère, le duc de Rohan une plaque gravée garde sa mémoire dans la chapelle du Souvenir français à Rancourt, à côté de la plus vaste nécropole française de la Somme.

En septembre le 35e corps retourne à Breteuil, puis à Mouchy-Humières, à une dizaine de kilomètres au nord de Compiègne. Au milieu de mars 1917, a lieu brusquement le repli allemand sur la ligne Hindenburg : les Allemands organisent leur repli volontaire sur les positions de la ligne Hindenburg, afin de réduire leur front (opération Alberich). Commence alors, pour le 35e Corps, la poursuite des Allemands.

Louis reçoit quelques-unes des personnalités qui viennent visiter ces régions libérées dévastées, en particulier la reine Amélie de Portugal.

En juillet 1917, après trois années passées sur le front, il est évacué pour maladie. Assez vite guéri, il demande à reprendre du service. Il est mis à disposition du Gouvernement Militaire de Paris. Le 15 novembre 1917, il épouse Mme Ferdinand Blumenthal, dont le mari est mort en mer en 1914, alors qu'il se rendait en Amérique pour ses affaires. Il est affecté à la garnison de Boulogne-sur-Seine, puis à Saint-Cloud, où il exerce une même fonction « diplomatique », d'intermédiaire entre l'autorité militaire et les civils, puis est chargé de la surveillance et du contrôle de toutes les entrées de Paris. Son service prend fin au moment de la cessation des hostilités.

Les mémoires de tout soldat aident à la connaissance de la Grande Guerre. Ceux de Louis de Talleyrand-Périgord ont un double intérêt. Écrits par un officier qui a vécu la guerre dans les deux armées françaises et anglaises, ils comportent des pages très intéressantes qui soulignent les différences d'état d'esprit entre officiers français et officiers anglais. Ils livrent aussi beaucoup d'informations sur les comportements de la noblesse pendant la guerre, sur les dévastations que subirent ses châteaux et sur son patriotisme que souligne Louis dans ses dernières lignes :

J'ai compté pendant trente-neuf ans dans les rangs de l'Armée française. Je la quitte avec la conscience d'avoir fait mon devoir, d'avoir servi mon pays de mon mieux, en toutes circonstances, et avec toutes les forces de mon cœur et de ma volonté. Les années, en passant, ont pu

laisser tomber sur moi quelques flocons neigeux, les givres du temps ont pu blanchir mes tempes, mon cœur est resté aussi jeune, aussi vibrant, aussi cocardier que lorsque j'avais vingt ans. J'adore la France,

immortel pays de beauté, de lumière, de vérité, et je suis confiant, quelques difficultés passagères que nous ayons, en l'avenir toujours plus haut, toujours plus grand, de ma patrie aimée.

Les maîtresses connues de Charles-Maurice de Talleyrand –Périgord

Johan A. Lybeck, professeur d'économie politique émérite, naturalisé français depuis 2011 et amateur d'histoire française depuis plus de 60 ans.

Introduction

Cet article a des ambitions bien modestes. Je crois qu'il constitue la liste la plus complète des amours et des amies du Prince. Comme les lecteurs le savent, on pourrait écrire beaucoup plus sur les femmes mentionnées (comme je l'ai fait dans mon livre sur sa vie, en suédois) mais ici l'accent est sur l'exhaustivité plutôt que sur les détails.

La relation entre Talleyrand et les femmes est bien connue : parfois ironique, toujours aimable, presque toujours agréable. Une bonne illustration de son ironie et de sa politesse est sa réponse à la maîtresse de son fils Charles de Flahaut, Anna Potocka, qui lui a demandé comment il va « Comme vous voyez, Madame »; il boitait, elle louchait... (Schell).

Pour lui, les femmes sont « both business and pleasure». Il dit souvent que « la politique, c'est les femmes », mais aussi que « dans les affaires importantes, il faut faire marcher les femmes ». (Schell). Il était féministe un siècle avant que le mot ne fut créé. Lui-même, il se décrivait comme « une vieille machine aimante » quand il regardait sa vie dans le rétroviseur.

La chose la plus impressionnante de sa vie est la loyauté et l'amitié continue de toutes ces femmes, une fois la passion passée. Comme il a dit lui-même : « Quand on a couché avec une femme et que l'on reste en de bons termes avec elle, les choses ne vont pas plus que cela » (Waresquiel; Schell). Il a eu des relations heureuses avec ses ex-maîtresses à l'exception seulement des trois femmes devenues mères de ses trois premiers enfants (mesdames de Flahaut, Delacroix et Grand). Toutefois, la mère de son dernier enfant, Dorothea de Courlande, duchesse de Dino, est devenue sa meilleure amie pour la vie.

Voici la liste d'une trentaine de ses amours et une présentation brève de chacune. Les dates sont les années présumées de leur intimité même si l'amitié continuait bien après.

Les vingt premières années, 1754-1774

Au séminaire St Sulpice

1770. Julienne Picot (?- ?), fille d'un boucher, âgée de 14 ans seulement, réputée avoir visité Talleyrand dans sa cellule à St Sulpice, déguisée avec les vêtements de son

frère. Lui avait 16 ans. On ne sait pas si cette histoire amusante est vraie ou non.

1772-1774. Dorothée « Luzy » Dorinville (1747-1831), actrice à la Comédie Française dans des rôles tels que Dorine dans « Tartuffe » de Molière ou Aménaïde dans « Tancred » de Voltaire. Elle fut la première maîtresse connue de Talleyrand, entre 1772 et 1774, au séminaire St Sulpice. Elle avait 25 ans, lui en avait seulement 18 quand leur relation a commencé. Elle a fait d'un jeune homme timide un homme sûr de lui, pour le moins dans ses relations avec les femmes. On trouve encore son buste en plâtre au Musée Carnavalet. Elle était la première Dorothée/Dorothea dans sa vie, mais assurément pas la dernière.

1774-1789 : carrière ecclésiastique

1775-? Catherine-Jeanne Tavernier de Boulongne (1749-1838), malheureuse dans son mariage avec le vicomte (plus tard le comte) Mathieu de Montmorency-Laval (1748-1809). Elle est



devenue la maîtresse de Talleyrand autour de 1775. Lui est alors sous-diacre et fait ses études en théologie à la Sorbonne. Leur relation intime a peut-être duré jusqu'à la révolution, on ne le sait pas, et leur amitié toute la vie. Elle tenait salon pendant les années Napoléon, fréquemment avec Talleyrand comme hôte. Elle s'amusait à essayer de rendre jaloux Talleyrand et son meilleur ami Louis de Narbonne-Lara (1755-1813), tous les deux ses ex-amants. Il prit sa revanche en la rendant jalouse de la sœur cadette de son mari, la duchesse de Luynes (voir ci-dessous). Pendant la révolution, sa vie et celle de son mari sont sauvées grâce à l'intervention de Madame de Staël, une autre ex-maîtresse de Talleyrand. Ce fut Madame de Laval qui l'a convaincu qu'il fallait rappeler les Bourbons après la

chute de Napoléon. Elle est morte de chagrin seulement quelques semaines après lui. Elle fut toujours nommée la « vicomtesse de Laval » par Talleyrand pour la distinguer de sa belle-fille Pauline, duchesse de Montmorency-Laval.

1775-? Guyonne-Elisabeth-Josèphe de Montmorency-Laval (1755-1830), mariée à seulement 13 ans au très corpulent Louis-Joseph de Luynes d'Albert, duc de Luynes et Chevreuse. Avec la duchesse de Fitz-James et la vicomtesse de Laval, elle constituait le « passe-temps » de Talleyrand pendant les années 1770 (Mémoires). Talleyrand avait l'habitude de jouer aux cartes dans son salon. Il avait gardé une boucle de ses cheveux dans une boîte de coquille qu'il a conservée jusqu'à sa propre mort. Elle fut donnée dans son testament à sa rivale et belle-sœur, la vicomtesse de Laval. Même mort, il ne pouvait renoncer à taquiner les femmes de son « vieux sérail ».

1775- ? Marie-Claudine-Sylvie de Thiard de Bissy (1752-1812), mariée en 1768 à Jacques-Charles, duc de Fitz-James (1743-1805), maîtresse ou peut-être seulement amie de Talleyrand, d'environ 1775 jusqu'à sa mort.

1776 ? Suzanne-Françoise de Jarente de Sénac (1736-1815), mariée à Laurent Grimod de la Reynière (1733-1793), fut une amie très passagère de Talleyrand pendant les années 1770 qui, à la différence de ses autres maîtresses, semble avoir disparu de sa vie.

Environ 1778-1785 ?
Louise Julie-Constance de Rohan-Rochefort (1734-1815), mariée au

comte Louis-Charles de Brionne (1725-1761), prince de Lambesc, prince de Lorraine. Quand Louis XV a demandé à la nouvellement arrivée à Versailles, âgée de 15 ans, quelle porte menait à sa chambre, elle lui a répondu : « la porte de l'église, Sire.. ». Elle était cousine du cardinal Louis de Rohan, qui avait été son amant, compromis dans l'histoire du collier de la reine Marie Antoinette. Elle avait pris le parti de son cousin et fut désormais en disgrâce à la cour.

En 1761, elle avait hérité de son feu mari le poste de Grand Ecuyer (toujours appelé « Monsieur le Grand ») ; la seule femme à avoir tenu ce rôle. Dès les années 1770, elle tenait salon à Paris, s'exila pendant la révolution avec ses fils et mourut à Presburg (Bratislava) à l'époque du congrès de Vienne. Elle était la plus vieille amie de Talleyrand, ayant déjà 43 ans lorsqu'il n'en avait que 24 quand ils se fréquentaient.

Peut-être fut-elle pour lui plutôt une mère qu'une maîtresse. Elle était à cette époque la maîtresse du duc de Choiseul. Elle tenta, par une lettre au roi Gustave III de Suède du 20 août 1784, de faire de Talleyrand un cardinal (l'élévation fut refusée par la cour française). Est-ce qu'elle connaissait sa relation simultanée avec la comtesse de Flahaut (voir ci-dessous) ? Fut-elle aussi la maîtresse du roi de Suède ? Il a



Louise de Brionne

demandé à avoir son buste, qu'il conservait toujours dans sa propre chambre jusqu'à son assassinat en 1792. Il se trouve aujourd'hui au château de Haga, demeure de Victoria Bernadotte, future reine de Suède.

Le fait qu'elle ait été sa maîtresse malgré tout est révélé par les mots du domestique de Talleyrand, Courtiade, après sa mésalliance avec Catherine Grand, sa future femme. Il a soupiré « et nous qui avions « eu » toutes les plus belles femmes de la cour... nous qui avions eu cette charmante comtesse de Brionne ». (Waresquiel, Poniatowski).

Elle n'a pas pardonné à Talleyrand son rôle pendant la révolution et l'Empire, surtout le meurtre du duc d'Enghien, l'amant de sa nièce Charlotte de Rohan, mais ils se sont revus juste avant sa mort en 1815. Talleyrand dit dans ses Mémoires qu'il lui a fallu sortir un moment de la maison pour cacher ses larmes.

Le grand amour de la reine Marie-Antoinette (et peut-être son amant), le comte suédois Axel von Fersen, a décrit dans ses Mémoires une visite chez la comtesse de Brionne en 1774 avec l'ambassadeur de Suède, le comte Gustaf Philip Creutz (ici en anglais).

Count Creutz took me later to see the Comtesse de Brionne, who received us in her dressing-room. I thought her very good-looking, although of a certain age: she is tall, well-made, pretty in face, amiable, and very gay. I saw a part of her toilet which amused me very much. After having powdered herself, she took a little silver knife, about a finger long, and carefully removed the powder, going over her face several times. Then one of her women, of whom she had three, brought a large box, which she

opened; in it were six pots of rouge, and another box, small, which was full of pomade that seemed to me black. The Comtesse took some rouge on her finger and daubed it on her cheek, it was the prettiest rouge that ever was; she increased it by taking more from all the six pots, two and two. Then she rose and went into her bedchamber, where her daughter, Mlle. De Lorraine, came and joined her; the latter did not seem to me as handsome as they said she was, but she has a very lively and piquant face.

Ca 1780 ? Stéphanie Félicité du Crest de Saint-Aubin (1746-1830), comtesse de Genlis, marquise de Sillery, plus connue comme madame de Genlis, maîtresse du duc de Chartres, le futur « Philippe Égalité », et gouvernante de ses enfants, dont le futur roi Louis Philippe. Elle tenait un salon fréquenté par Talleyrand, réfugiée comme lui en Angleterre pendant la Terreur où son mari et son amant furent guillotines tous les deux. Elle fut informatrice/espionne de Napoléon, et plus tard intermédiaire entre Talleyrand et Louis Philippe dans la révolution de juillet 1830. Elle avait rencontré le jeune Talleyrand déjà en 1769 quand il passa un an chez son oncle, le futur cardinal et archevêque Alexandre-Angélique de Talleyrand-Périgord, à Reims, disant que « Il boitait un peu, il était pâle et silencieux, mais je lui trouvais un visage très agréable et un air observateur qui me frappa » (Waresquiel).

1782-1784. Anne-Charlotte de Lorraine (1755-



1786), fille cadette de Louise de Brionne, maîtresse de Talleyrand avant d'entrer en août 1784 dans le rôle traditionnel de la famille comme abbesse du couvent bénédictin à Remiremont où sa carrière fut courte. Elle mourut dans les bras de Talleyrand à l'Hôtel de Brionne en mai 1786. Elle a réussi à s'attarder à Paris jusqu'en 1784 même si la précédente abbesse mourut en 1782. Il se dit que le cardinalat proposé fut la récompense de Louise de Brionne à Talleyrand pour quitter sa fille ; en tout cas la fameuse lettre au roi Gustave III est écrite le jour suivant son entrée au couvent...

1783-1788, Adélaïde Marie Emilie Filleul, comtesse de Flahaut de la Billarderie (1761-1836). Sa mère Catherine du Buisson de Longpré était la maîtresse du roi Louis XV qui était peut-être aussi le père d'Adélaïde. Avec Talleyrand, elle habitait presque « comme mariés » (Gouverneur Morris) jusqu'à la révolution et

eut de lui un fils, Charles de Flahaut, qui fut tout de même reconnu par son mari, le comte François de Flahaut (1726-1794). En 1795, elle est devenue la maîtresse du duc d'Orléans, le futur Louis Philippe, dans leur exil. Elle venait d'être veuve, son mari ayant été guillotiné. En Angleterre, elle est devenue une femme écrivain connue, pour des raisons financières. Remariée en 1802 à José Marie de Souza, elle est aussi appelée Adélaïde de Souza. Elle a elle-même élevé le petit-fils de Talleyrand, le futur duc de Morny, fils de Charles de Flahaut et la

belle-fille et belle-sœur de Napoléon, Hortense de Beauharnais (la mère de Napoléon III). Les parents du jeune homme ne pourraient pas être démasqués, Napoléon ne le pardonnerait jamais.

Il n'y a aucune doute, ni à ce temps-là ni maintenant, de la paternité du futur comte Charles de Flahaut. Le beau-frère d'Adélaïde écrivait : « Ce qu'avec le concours de la méchanceté et la perfidie de la dame que vous savez, et ses liaisons avec le monstre mitré [Talleyrand vient d'être nommé évêque] qui fut son amant et qui est le père de cet enfant ». (Lacour-Gayet). Mais la relation entre elle et Talleyrand se dégraderait après la révolution. En 1815, elle écrivait de Talleyrand à leur fils commun : « Je plains cette âme (s'il a une âme) trompée dans ses espérances, blessée dans son orgueil ». (Waresquiel). Tout de même, elle n'a rien fait pour empêcher des relations presque toujours aimables entre le père et son fils.



Adélaïde de Flahaut et Charles

1784 ? Marie-Josèphe Thérèse de Lorraine (1753-1797), fille aînée de Louise de Brionne, mariée à Victor-Amédée II, prince de Carignan-Savoie (1743-1780). Elle aurait bien voulu reprendre Talleyrand de sa sœur cadette mais lui ne souhaitait pas poursuivre la liaison. Exilée en Savoie, elle a cherché à obtenir la dispense de son mariage auprès du pape pour épouser Talleyrand en l'aidant à quitter la France, mais il n'était pas d'accord. Il dit avoir utilisé

« toute la force de ma raison pour résister ». (Mémoires). Son arrière-petit-fils par sa fille Marie-Josèphe-Thérèse, princesse de Carignan, sera Vittorio Emanuele II, le premier roi de l'Italie unie.

1788. Louise-Auguste-Elisabeth-Marie-Colette de Montmorency-Logny (1763-1833), princesse de Vaudémont, mariée en 1788 à Joseph-Marie de Lorraine (1759-1812), fils cadet de la comtesse de Brionne.

Elle s'est vite lassée de son mari. Ils n'avaient pas d'enfants, et elle est devenue la maîtresse, ou au moins l'amie de Talleyrand en 1788 environ (c'est-à-dire quelques années après sa belle-mère et sa belle-sœur...). Comme meilleure amie de Talleyrand (on l'appelait la « petite sœur de Talleyrand »), elle avait toujours la plus belle chambre du château de Valençay. Elle était complètement acceptée par Dorothea de Dino (voir ci-dessous), ce qui pourrait indiquer, comme le suggère aussi l'appellation, que leur relation avait été plutôt platonique.

1789-1796 : Révolution et exil

1789. Germaine Staël von Holstein, plus connue comme Madame de Staël (1766-1817), fille du Ministre des Finances Jacques Necker, femme écrivain et connue

aussi pour son salon, exilée en 1803 par Napoléon qui n'a pas apprécié ni ses bons mots ni ses livres (« Général, quelle est pour vous la première des femmes ? - Celle qui fait le plus d'enfants, Madame ».), mariée à l'ambassadeur de Suède en France, le baron Erik Magnus Staël von Holstein, maîtresse très temporaire de Talleyrand en 1789 environ (Il disait toujours qu'elle l'avait violé...) et amie ensuite, quand elle est devenue la maîtresse de son ami Nar-

bonne et mère de ses deux enfants.

Elle avait réussi à faire rayer Talleyrand de la liste des émigrés et a fait de lui Ministre des Relations Extérieures en 1797. Il ne fut jamais reconnaissant, disant qu'elle était « bâtie comme un gendarme ». Elle prit sa revanche en le présentant comme « Madame de Vernon », une femme méchante, dans un roman. Elle fut, elle-même, naturellement l'héroïne du livre, ce

qui a donné un bon mot de Talleyrand sur le livre, « Nous y sommes tous les deux déguisés en femmes » (Waresquiel, Orioux; Lacour-Gayet).

1793-94 à Londres. Marie Charlotte Louise Perrette Aglaé Bontemps (1762-1848), mariée au comte, ensuite duc, Claude-Louis de la Châtre Noirçay. Elle était peut-être la maîtresse de Talleyrand déjà en 1788, mais elle est en tout cas devenue sa ménagère et



Germaine de Staël



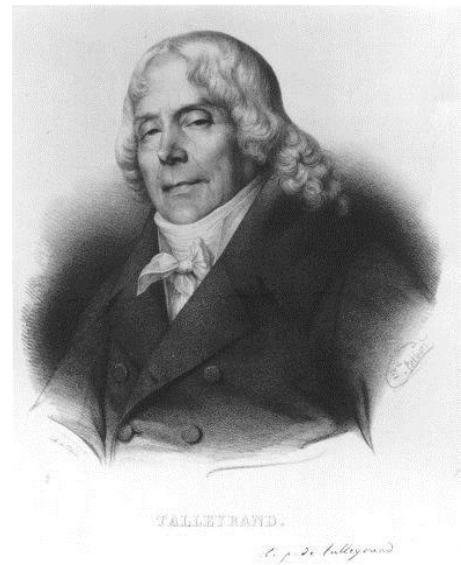
Eugène Delacroix

sa maîtresse à Londres en 1793. Après avoir divorcé de son mari, elle s'est remariée à Arnail-François, duc de Jaucourt (1757-1852) qui a été présenté à Louis XVIII par le mari antérieur avec les mots « Sire, j'ai l'honneur de vous présenter le mari de ma femme ... ». Talleyrand fait de Jaucourt son substitut pendant le congrès de Vienne. Il est devenu ensuite ministre de la marine. Le 29 août 1837, l'année précédant sa propre mort, Talleyrand lui avait écrit : « Adieu, je vous embrasse et vous aime bien tendrement comme il y a 60 ans » (Poniatowski).

1794-1796 à Philadelphie. On l'avait vu fréquemment aux États-Unis avec une mulâtresse qu'il appelait Doudou (jouet temporaire !).

1797-1799 : Ministre des Relations Extérieures du Directoire

1797. Victoire Eben (1759-1814) était marié à Charles Delacroix, le prédécesseur de Talleyrand en tant que ministre, et mère du peintre Eugène Delacroix. Son propre père fut l'ébéniste bien connu Jean-François



... et son père probable

Eben, mais il y avait aussi d'autres artistes dans sa famille. Du fait d'une tumeur gigantesque à l'époque où Eugène fut engendré, Charles ne pouvait être le père biologique de cet enfant, mais il l'a accepté comme sien. Après cette fredaine, Victoire l'a évidemment regretté et elle est retournée à son mari aimant et pardonnant. Elle a tout fait pour empêcher Talleyrand de rencontrer son fils, qu'il a tout de même aidé de plusieurs manières. La paternité est très contestée mais on peut comparer les yeux du père et fils, avec les lourdes paupières et le même regard oblique et ironique. Comme a dit beaucoup plus tard Mme Jaubert, « Faut-il répéter ce que quelquefois se disait à voix basse, que cette pâleur d'une teinte jaunâtre et ce sourire bridé tout particulier pouvaient faire songer au Prince de Talleyrand ? » (Poniatowski, 1982).

Septembre 1797-1804 ? Catherine « Kelly » Noël Grand née Worlée (ou Verlée) (1762-1834), mariée à Georges-François Grand dont elle divorça en 1798, maîtresse en 1797 et mariée en 1802 à Talleyrand, mère de sa fille Charlotte, née en 1798 ou 1799. Dès sa première mention comme hôtesse

d'un dîner officiel au ministère le 3 septembre 1797, elle lui a servi comme messagère et comme espionne pendant quelques années en Angleterre et à Hambourg. Revenue en France d'Angleterre déjà en juin 1797 (au plus tard), elle a continué à écrire à son ex-amant, le vicomte Emmanuel de Lambertye, resté à Londres. Dans une lettre de mars 1798, interceptée par la police française, elle a écrit : «...Piédcourt [sic !] est plus amoureux que jamais, il m'obsède du matin au soir... Piédcourt me parle mariage depuis quelques jours, il espère, dit-il, mettre un sceptre à mes pieds. Le public le suit sur les rangs pour le Directoire. S'il y parvient, je l'épouse. Jusque-là, je promets et je profite. ». (Waresquiel; Casimir Carrère).

Il faut ajouter qu'elle est probablement déjà enceinte de « Piédcourt », la date de naissance de la future Charlotte (alias Élisabeth Alix Sara) étant vraisemblablement août 1798. Il a fallu ajourner la naissance dans les documents officiels : Kelly n'étant pas encore divorcée de M. Grand à la naissance. Le 6 octobre 1807 il l'a formellement adoptée en lui donnant son nom. Il s'est occupé de son éducation et son instruction, et lui a donné lui-même des leçons et l'a gâtée de toutes les manières. Après sa disgrâce en 1809, disposant de plus de temps, il l'a emmenée en promenades à Paris pour lui montrer les quartiers où il avait grandi. On peut noter qu'en l'adoptant, la mère n'est pas nommée. Le

fait que la jeune Charlotte a épousé le cousin germain de Talleyrand, le baron Alexandre-Daniel de Talleyrand-Périgord (1776-1839), devrait être une autre indication qu'elle était membre de sa famille et acceptée comme telle.

Cette femme, Catherine Grand, était belle comme un ange mais décidément pas aussi bête qu'il est habituellement présumé (« Je suis d'Inde.. « la Belle et la Bête dans la même personne »). Tout était un subtil camoufflage avec l'accord de son amant, le ministre, son futur époux. Et c'était probablement grâce à elle que Talleyrand a pu avertir les Anglais que la flotte de Napoléon avait pour but l'Égypte et non pas l'Angleterre. Grâce à cette information, le chef de la flotte anglaise dans la Méditerranée, lord Saint-Vincent, a laissé passer les vaisseaux français sans les importuner (mais a ordonné à Nelson de les détruire à Aboukir après le débarquement de l'armée française).



Catherine Grand

Séparée de son mari après 1804, Kelly est tout-de-même devenue princesse de Talleyrand avec son élévation et en était très fière. Il l'a entretenue financièrement toute sa vie. À sa mort en 1834, il a dit: « Cela simplifie beaucoup ma vie »



M.-T. Tyszkiewicz

(Waresquiel), ce qui voulait probablement dire qu'elle savait suffisamment de ses secrets pour pouvoir ruiner sa carrière (et sous Napoléon, lui faire perdre la tête).

1799-1807 : Ministre du Consulat et de l'Empire

1802? 1805 ? Pulchérie Félicitée Edmée Nicole Brûlart de Genlis (1767-1847), fille de madame de Genlis, mariée en 1784 au comte Jean-Baptiste Timbrune de Valence (1757-1822), maîtresse passagère ou seulement amie ?

1802 ? Dame inconnue qu'il aurait préféré épouser en 1802 plutôt que Catherine Grand. Mais qui fut-elle ? Mme de Genlis et Mme Simons étaient déjà mariées toutes les deux, et on ne connaît pas d'autres amies suffisamment proches alors.

Et la belle Catherine a gagné ; elle connaît ses secrets ! Le 11 septembre, il l'a épousée à l'église d'Épinay-sur-Seine malgré son état d'évêque dans l'église catholique. C'est important de noter que le contrat civil, signé devant un notaire, contient des pages et des pages concernant les biens du mari qui reviendront à la mariée. La belle Catherine fut toute sa vie une femme d'affaires remarquable.

1805. Anne-Françoise Elisabeth Lange, (1772-1825), plus connue sous le nom de son mari comme Madame Simons, actrice très appréciée de la Comédie-Française. Avec Joséphine de Beauharnais, Theresa Tallien et Fortunée Hamelin, elle a été une des « merveilleuses » après la Terreur. Tal-

leyrand a dit d'elles que « c'est impossible d'être plus élégamment dévêtues.. ». (Poniatowski). Ci-contre, elle est immortalisée comme Vénus en 1798. C'était chez elle qu'on a dîné après le coup d'Etat réussi de Brumaire en 1799 à Saint-Cloud. Elle a accompagné Talleyrand à Gênes après le couronnement de Napoléon comme roi d'Italie en 1805 ; vraisemblablement elle était sa maîtresse en ce temps-là.

1807 à Varsovie. Isabella Sokolowska (?-?) était la fille illégitime du dernier roi de Pologne, Stanislas Poniatowski. Elle fut une très passagère maîtresse de Talleyrand en 1807 à Varsovie avant qu'il ne rencontre sa cousine Marie-Thérèse Tyszkiewicza, nièce du feu roi.

1807-? Marie-Thérèse Tyszkiewicza (1760-1834), née princesse Poniatowska, sœur du maréchal de Napoléon, Jozéf Poniatowski, qui est mort à Leipzig en 1813, mariée au comte Vincent Tyszkiewicz, maîtresse et amie de Talleyrand depuis 1807 jusqu'à sa mort, s'appelant son « esclave ». En tant que premier

ministre, Talleyrand a veillé à ce qu'elle reçoive la pension de son frère décédé, comme elle a élevé le fils illégitime de celui-ci. Depuis 1816, elle habitait à côté de Talleyrand Rue St Florentin avec un passage secret entre les deux maisons. Pendant 20 ans, elle fut le loyal chaperon de Talleyrand et de Dorothea de Dino (voir ci-dessous) pendant ses voyages ainsi qu'à Valençay. Sa seule demande de récompense fut qu'elle voulait être enterrée à ses côtés, un rêve réalisé. Elle y reste encore dans la



Mme Simons

crypte de Valençay. Comme elle a perdu un œil dans son enfance en jouant avec son frère, elle cachait toujours ce côté de son visage avec une boucle ou un chapeau ou en tournant la tête.

Vice Grand Électeur de l'Empire : 1807-1814 (Comme a dit Fouché, « C'était le seul vice que ne lui manquait.. »)

1808. Pauline-Hortense d'Albert de Luynes (1774-1858), fille du duc de Chevreuse, mariée en 1788 à Mathieu Jean Felicité (1767-1826), duc de Montmorency-Laval, ministre des affaires étrangères 1821-1822. Elle tenait un salon et fut une maîtresse très temporaire de Talleyrand et, ensuite, son amie. Elle était la belle-fille de Catherine-Jeanne de Montmorency-Laval (1749-1838). Pour les distinguer, elle fut toujours appelée par Talleyrand la « duchesse de Montmorency ».

1808-09. Caroline Guyon de Matignon (1774-1846), mariée à Anne Charles François de Montmorency (1768-1846), duc de Montmorency, fut aussi une maîtresse temporaire de Talleyrand en 1808-09. Sa fille Alix, née en 1810, était peut-être la fille de Talleyrand, les autres enfants étant nés beaucoup plus tôt en 1790 et 1802. Dans ce cas, Alix a épousé son propre cousin, le petit neveu de Talleyrand, le fils aîné de Dorothea de Courlande, Napoléon-Louis de Talleyrand (1811-1898).

1808-1809. Marie-Antoinette-Rosalie Pauline de Quelen de la Vauguyon (1771-1847), mariée au duc Alexandre de Baufremont (1773-1833), amie et peut-être maîtresse de Talleyrand vers 1808-1809, tou-

jours appelée « la grande oie » de Talleyrand à cause de son long cou et de son dévouement total à Talleyrand.

1809-1814 (?). Anna Charlotta Dorothea (« Daria ») von Medem, duchesse de Courlande (1761-1821), mère de Wilhelmine, Johanna et Pauline (« les trois grâces ») avec son mari Peter von Biron (1724-1800), duc de Courlande, et de Dorothea/Dorothee de Courlande, même si son père biologique fut probablement le comte polonais Alexander Batowski. Parmi ses autres amants se trouve le comte suédois/finlandais Gustaf-Mauritz Armfeldt (1757-1814) qui habitait avec la famille von Biron en Courlande à Mittau (aujourd'hui Jelgava) en 1799-1802 où il a engendré un enfant avec... sa fille aînée Wilhelmine (future maîtresse de Metternich).



Anna Dorothea

Après avoir arrangé avec Talleyrand le mariage de Dorothea au neveu de Talleyrand, elle est devenue sa maîtresse entre 1809-1812 (même s'il lui a fallu quitter la France en 1812 en tant que citoyenne russe). Ils ont continué leur amitié jusqu'à la naissance de Pauline en 1820, fille de Talleyrand et Dorothea, un fait qui lui a brisé le cœur. Elle que Talleyrand a toujours appelé « mon ange de beauté et de douceur » est morte peu après à son château Löbichau en Thuringe, « de jalousie des succès de sa fille auprès de lui [Talleyrand] », comme l'écrit la comtesse de Boigne (Arrigon).

1814-1838 : ambassadeur, premier ministre, libre esprit et encore ambassadeur

1817-1820 (?) mais intellectuellement jusqu'à sa mort, Dorothea von Biron (1793-1862), duchesse de Dino, fut le dernier amour de Talleyrand et probablement le seul vrai amour de sa longue vie. Fille de la duchesse Anna Dorothea de Courlande et - probablement - Alexander Batowski, elle a épousé en 1809 le neveu de Talleyrand, Edmond de Talleyrand-Périgord (1787-1872). À cette époque, Talleyrand l'a décrite comme « un singe », maigre et avec ses yeux noirs gigantesques. Ils se sont rapprochés en 1814 quand sa fille Dorothee tomba malade et mourut. Talleyrand l'a visitée chaque jour malgré ses devoirs de premier ministre. Elle a été son hôtesse très appréciée pendant le congrès de Vienne, même si elle a fui avec son amant, l'officier autrichien Karl Nepomuk, comte Clam-Martinitz (1792-1840).

Revenue en France la relation terminée, elle est reçue avec joie par Talleyrand bien qu'elle fut enceinte. Reconnaisante de son soutien, elle lui écrivait de Valençay à Paris où il attendait l'accouchement de sa fille Charlotte: « Adieu mon cher Ange, je vous embrasse de tout mon cœur. Faites donc accoucher Charlotte et aimez toujours le petit Marsouin » (Waresquiel; Vivent). Ni elle ni Talleyrand ne se sont intéressés à la vie de sa fille qui est née en 1816, prénom-

mée Marie-Henriette et adoptée par une famille Lasalles proche de Bourbon l'Archambault, le spa habituel de Talleyrand, un signe très clair qu'il n'était pas le père.

Néanmoins, en 1820, est née la petite Pauline qui était sans doute leur enfant commun, même si le mari de Dorothea a accepté la paternité. Comme service en retour, Talleyrand a payé ses considérables dettes de jeu. Elle épousera Henri de Castellane (1814-1847), fils d'un proche ami de Talleyrand. L'abbé Félix Dupanloup (1802-1878) qui a reçu la confession de Talleyrand sur son lit de mort et qui était aussi le confesseur de Pauline était convaincu que Talleyrand était son père (Castelot; Renaud). Dorothea eut ensuite d'autres amants, et au moins deux autres enfants. Pour se séparer de Talleyrand, parfois jaloux et insupportable, elle a acheté en 1828 le château de Rochecotte à l'ouest de Tours.

A Londres en 1830, elle arriva une semaine après son « bon oncle », avec Pauline, âgée de 10 ans, pour jouer le rôle d'hôtesse élégante, polyglotte et éclairée qu'elle avait déjà joué au Congrès de Vienne quinze ans plus tôt. Aussi anglophile que Talleyrand, elle a accueilli Wellington à Paris en 1815 avec une embrassade, geste peu apprécié



Anna Dorothea



... et son bon oncle

par ses compatriotes.

Pendant leurs 25 années en commun, elle est devenue sa jumelle intellectuelle, connaissant parfaitement ses pensées et ses expressions, indispensable comme « sparring-partner » en choisissant les mots les plus justes dans une lettre ou un discours. En effet, la déclaration donnée par Talleyrand au roi William IV a été écrite par Dorothee. Avec quelques mots bien choisis, elle a réussi à éteindre toute critique contre le nouveau régime en France. Disant que le roi anglais venait « de l'illustre maison de Brunswick [Braunschweig en allemand] », elle a voulu dire que cette maison, ainsi que la maison d'Orléans, était une branche cadette de Stuart ou Bourbon mais régnait tout de même à présent. Toute critique côté anglais sur la légitimité de Louis-Philippe sera à l'avenir éteinte.

La dépendance de son « oncle » sur elle fut un sujet bien apprécié des caricaturistes. Le

11 novembre 1834, il est finalement devenu retraité à plus de 80 ans, en refusant les offres du roi de devenir soit premier ministre, soit ambassadeur à Vienne. Sa seule excuse fut « Mme de Dino ne le voudrait pas », probablement la seule fois dans sa vie entière qu'il s'est peut-être laissé dominer par une femme. Ce fut aussi elle, avec le soutien de Pauline, qui l'a convaincu de se réconcilier avec l'église catholique juste avant sa mort.

Après la mort de Talleyrand en 1838, elle a déménagé en Prusse dans son château de Sagan (aujourd'hui en Pologne) où elle est morte en 1862. Son fils aîné Napoléon-Louis était présent, ainsi que son ex-amant Adolphe de Bacourt (1801-1865), exécuteur du testament de Talleyrand et loyal gardien de ses Mémoires. Quel admirable « ménage à trois » jusqu'à la mort !

Talleyrand, "La soie de l'esprit français"

Par Carleen Binet (auteur de l'ABC de la morphopsychologie, Ed. Grancher)

Comment trouver d'autres pistes pour explorer la personnalité de Talleyrand que celle d'étudier ses écrits et ce que l'on a dit sur lui ? Est-ce qu'une méthode d'évaluation psychologique, la morphopsychologie, qui étudie les rapports entre l'évolution parallèle de la personnalité et du visage, pourrait nous apporter des éléments complémentaires de compréhension de cette personnalité si complexe ?

Cet article propose comme hypothèse que sous le masque de froideur et d'indifférence qu'affectait Talleyrand se cachait un homme sensible et plutôt tendre, fougueux

et rebelle, au moins dans sa jeunesse. Il a façonné et poli longuement son personnage pour protéger une vulnérabilité impossible à exposer à son époque et dans son milieu, et encore plus s'il voulait être un des acteurs des événements auxquels il a été confronté et où son ambition l'a conduit. Ce fut un formidable acteur et c'est une des clés de son succès diplomatique remarquable.

Mon étude cherche à rendre Talleyrand plus humain et proche de nous et à démontrer qu'à la base de toute réussite exceptionnelle, il y a la compensation de blessures inguérissables. Ces compensations l'ont

amené à développer une intelligence d'une finesse remarquable, un art virtuose de la séduction et une résistance flegmatique à l'agression.

Talleyrand m'a fascinée depuis le premier article dévoré quand j'avais quinze ans. Ensuite, à chaque fois que je le rencontrais au détour d'une biographie ou d'une vignette historique de l'époque révolutionnaire, impériale ou de la restauration, l'interrogation que posait ce sphinx tellement haï ou méprisé, et pourtant toujours repris dans les gouvernements successifs, obtenant des victoires diplomatiques exceptionnelles et pourtant ne rencontrant jamais la reconnaissance de sa patrie, me fascinait. Pourquoi cristallisait-il tant d'agressivité sur sa personne ?

Mes études de psychologie et ma formation de psychanalyste m'ont donné quelques pistes pour comprendre comment certaines personnes attirent sur leur tête le rejet que concentre le bouc émissaire.

Ma spécialisation en morphopsychologie, pouvait, ensuite, me permettre de comprendre sa personnalité à partir de ses portraits et non de ce que l'on a dit sur lui, ou de la façon dont lui-même se présentait. Un des intérêts de la morphopsychologie est de détecter les préjugés que l'on pourrait avoir sur une personne pour la rencontrer dans sa singularité, ses paradoxes, loin de l'idéalisation ou de la dévalorisation que l'on peut éprouver pour des personnages de premier plan.

Regardons ce que son visage, dans les différents portraits que la postérité nous a légués, peut nous apporter pour l'analyse de

sa personnalité. Regardons derrière les tentures, pour essayer de comprendre ses ressorts.

Jeune, c'est un jeune homme long et plutôt fin¹, Il possède cependant une carrure relativement solide. S'il n'avait pas eu une malformation physique (pied bot, maladie de Marfan), il aurait pu être un jeune homme athlétique, fait pour le métier des armes auquel le destinait son statut de fils aîné d'une famille aristocratique. Ces caractéristiques physiques lui donnent le besoin d'avancer, de gagner, le sens de l'émulation, le besoin de défis toujours renouvelés et de progresser dans tous les domaines.



Ministère des Affaires étrangères

Son très grand besoin de communiquer² et son ardeur juvénile l'entraîne à employer toutes ses ressources pour se faire bien voir, être reconnu et apprécié, en particulier par ceux qu'il admire et qui peuvent représenter des figures d'autorité. En même temps son esprit frondeur et rebelle, veut paradoxalement donner l'illusion adolescente (la forme de son nez retroussée)

qu'il est indépendant et ne craint ou n'a besoin de personne.

¹Ses portraits montrent une belle carrure, 1m76, c'est grand pour l'époque, le corps (épaules larges, membres longs) et le visage est marqué de rétraction latérale (aérodynamisme du profil), par l'aplatissement des côtés du visage et sa projection en avant des oreilles

²Tendance réagissante par la place importante qu'occupe le triangle yeux-nez-bouche (communicateurs) dans son rapport à l'ossature, leur douceur et leur taille importante.

Les éléments de contrôle (enfoncement du nez ou de la bouche) paraissent peu importants. Seuls les yeux sont à peine reculés sous l'arcade sourcilière. Cet homme connu pour être dissimulé et particulièrement contrôlé et impénétrable, avait paradoxalement peu de freins psychologiques apparents. Comme si son éducation et les humiliations dues à son infirmité avaient glissées sur lui, sans le conditionner. L'éducation aurait été assimilée par imitation inconsciente, par besoin de plaire à ses éducateurs, comme le suggère le côté juvénile de son nez (retroussé du bout). Ensuite, l'impulsivité des éléments juvéniles a dû susciter une révolte adolescente vigoureuse (les frasques du jeune homme, les jolies dames visitant sa chambre de séminariste), avec le jeu fripon de bien les dissimuler.

Une composante féminine se lisant dans la douceur de ses traits et de sa chair³ donne une attitude consensuelle et diplomatique à cet homme qui ne semble jamais se cabrer de façon latine, mais plier, onduler pour mieux arriver à ses fins. Son contact avec le monde se fait en douceur et convivialité. Il recherche l'harmonie et le compromis dans les rapports, mais aussi de la chaleur humaine et de la douceur. Cela n'empêche pas de porter des coups, cela les rend subtils et déguisés.

Fougue, besoin de plaire, de s'exprimer et rébellion sont des traits que l'on trouve souvent à la base d'une vocation de comédien, Piste intéressante à explorer !

1. Le tempérament et l'action

Son tempérament profond est celui d'un homme d'action et de désir, ayant une grande énergie, une certaine endurance, un besoin inconscient de s'extravertir, de poser sa marque sur le monde et de le conquérir. Il veut gagner, être le premier, celui qui prend les initiatives, sait fait preuve d'audace et se confronte à des défis sans cesse renouvelés. L'aventure l'excite. Il a un besoin intense d'exploration de l'inconnu, vu comme une opportunité. Le monde de son enfance ayant disparu, il explorera celui qui émerge avec intérêt, reniflant les bonnes occasions comme le bon chasseur qu'il aurait pu être.



Isabey

On remarque aussi une grande ambition⁴. Ambition de prendre du pouvoir sur les choses et les gens, d'élargir son territoire d'action, comme composante de son besoin d'acquisivité.

Cependant la chair plus "moelleuse", enrobant la mandibule et qu'il cache toujours soigneusement par ses cravates montantes, comme la bouche douce

dans sa jeunesse montre que ce tempérament ne s'incarne pas, il y a une indolence physique (le séminaire n'est pas une école militaire!). Quelque chose se laisse aller, se laisse porter, les douceurs et les plaisirs sont préférés à l'effort. Mais cela lui donne une impassibilité de résistance à l'agression, un flegme qu'il saura montrer dans les circonstances les plus difficiles. Il ne cède pas en profondeur, mais plie et rompt comme en escrime pour atteindre, par d'autres moyens que l'affrontement, son objectif.

⁴ La puissance de la mâchoire, avec la puissance de l'ossature et son aérodynamisme.

Cet arriviste, audacieux en esprit, compte sur sa réactivité et son intelligence pour parvenir au-devant de la scène. Mais, un élément juvénile de son caractère⁵ montre le besoin d'être pris en charge, une dépendance qu'il va essayer de contenir et de maîtriser par l'intelligence et le masque social qu'il va créer, jouer et peaufiner toute sa vie. Mais, s'il n'arrivera jamais à compenser un sentiment de fragilité et de dépendance (les éléments physiques auraient alors évolué parallèlement), il saura les camoufler. Sa personnalité serait incompréhensible sans cette « faiblesse ».

La volonté va se développer (on le verra au recul progressif de la lèvre qui s'affermir) comme s'il se disait : « Je veux arriver à mes fins, je vais y mettre le temps et les moyens qu'il faut, alors que profondément je pense que cela m'est dû ». Sentiment enfantin qui crée la tension opiniâtre de l'obtenir. Pour ce faire il devra apprendre à se discipliner, se retenir, développer volonté et endurance. Il va apprendre à gérer son énergie, son stress et ses avoirs. En apprenant à se connaître, il saura se procurer les plaisirs qui le motivent, tout en préservant sa santé pour accomplir beaucoup plus de travail qu'il n'affectait d'en faire (aristocratie oblige). Le visage du jouisseur impertinent va devenir le masque froid de l'homme qui se contient en toutes circonstances.

2. Le caractère et le relationnel

Dans mon travail de morphopsychologue, j'ai dû apprendre à ne pas me laisser in-

⁵ la lèvre supérieure se tend, recule, rentre légèrement, sans jamais que le philtrum (espace entre le nez et la bouche) ne devienne convexe. Cet élément de surplomb juvénile s'allie avec la concavité du nez, autre élément juvénile.

fluencer par ce que la personne me dit d'elle-même, tout en tenant compte de cette perception subjective. Ici, il faut essayer de ne pas se laisser influencer par la légende construite autour de Talleyrand, à laquelle il a largement contribué.

Charles-Maurice a de grands besoins affectifs⁶ de donner et recevoir de l'amour, mais ce besoin n'a pas été sevré, il reste dans une demande pathétique d'affection fusionnelle, maternelle et comblante. Sa disgrâce physique a multiplié et focalisé sa blessure. Ses parents ont dû en être particulièrement affectés, et même si, comme le démontre Emmanuel de Waresquiel⁷, elle était sans doute congénitale, les "tares" familiales étaient particulièrement mal vues à



David, 1804

l'époque et assombrissait sans doute leur regard sur leur enfant premier né, héritier du nom. Quelque chose a été rompu dans la confiance de l'enfant dépendant du regard tendre et attentif, valorisant de la mère. Il en est resté une demande lancinante, une attente perpétuelle de réparer

cette blessure, un sentiment permanent d'incomplétude, une défiance envers l'amour qui vous comble et puis vous abandonne.

Abordons la problématique narcissique de Talleyrand, elle explique, de mon point de

⁶ L'étage affectif médian est volumineux et discrètement expansif, pommettes légères et hautes, pas de mouvement de rétraction latéro-nasale (aplatissement des sinus maxillaires) jusqu'à la vieillesse, avec ce nez "insolent", impertinent, fin et sec, très rétracté latéral (grande angularité par rapport au plan facial) dont l'extrémité se retrousse dans un mouvement enfantin.

⁷ WARESQUIEL Talleyrand, le Prince immobile, Fayard 2003

vue, son comportement et la haine qu'il a suscitée.

Son narcissisme, c'est à dire la capacité à s'aimer soi-même et à se reconnaître une estime de soi juste et évolutive, est fortement affectée par cette disgrâce et un manque d'amour. Ne pouvant s'aimer lui-même, il aura du mal à aimer l'autre pour lui-même. Le but de la rencontre amoureuse sera, pour lui, de combler cette faille douloureuse, en recherchant l'attention entière de l'autre. Ses traits⁸ vont être en corrélation avec un besoin de séduire effréné. Toute personne conquise lui mettra un baume au cœur. Éphémère, car il ne peut être comblé. C'est donc une tâche qu'il faut chaque jour remettre sur le métier.

Les caractéristiques des grands blessés narcissiques sont le besoin de se hisser au niveau d'une image très idéalisée d'eux-mêmes⁹. Laisser son nom dans l'histoire de France est un bel objectif, dans ce sens. Ensuite, un besoin d'admirer une personne ou une idée¹⁰ (l'idole pour les jeunes en pleine détresse narcissique) qui ne doit avoir que des qualités exceptionnelles et aucun défaut à leurs yeux. Talleyrand a sans doute, pendant un certain temps, pris Napoléon pour figure d'admiration. Puis, connaissant l'homme de trop près, il a dû affronter les côtés moins présentables du personnage et voir son besoin

⁸ Son nez très capé et juvénile, sa rétraction latérale générale et sa composante féminine, modelé doux, traits fins et bien dessinés et les paupières mobiles lourdes.

⁹ KOHUT *Le Soi* PUF 1974

¹⁰ CORMAN : *Narcissisme et Frustration d'amour* Dessart 1975

de l'idéaliser, fortement déçu. Je pense qu'il a alors pris une certaine idée de la France comme substitut d'image grandiose. Au moins, il pouvait l'inventer et la modeler selon son idéal. Cette idée de la France est devenue un puissant ferment pour continuer son œuvre politique et une explication à ses retournements politiques, quand celui qu'il servait (ou pour lui, qu'il avait mis en place) n'allait plus dans le sens de la nation qu'il voulait construire.

Cette blessure narcissique explique l'air grandiose qu'il promenait dans les salons. La sécheresse de cœur que lui ont reproché toutes les femmes qu'il a aimées. Il sédui-



Gérard, 1808

sait délicieusement et y mettait tout son art, arrivait à ses fins en se faisant aimer. Puis déçu, il se lassait alors de sa conquête et devenait froid et méprisant. Toutes les personnes qui l'ont aimé ont dû avoir l'impression d'être utilisées par lui, bien traitées sur le plan matériel, pour ensuite se dessécher par le manque d'affection qu'elles au-

raient voulu recevoir en retour et le manque de reconnaissance pour leur valeur, leur dévouement ou leurs dons.

Est-ce une explication de son mariage avec Catherine Grand, femme ravissante mais déjà vieillissante pour cette époque, peu cultivée et non aristocrate, alors qu'il aurait pu épouser un parti élevé? Surtout elle être suffisamment maternelle quand il en avait besoin et suffisamment centrée sur elle-même quand il se repliait dans sa grandeur, pour représenter un certain temps une sécurité affective ?

La blessure narcissique sera le ferment permanent pour développer une intelligence au service de sa séduction, dont cet art délicieux de la conversation que tout le monde lui a reconnu. Ce sera un travail constant de perfectionnement et de préparation à chaque échange pour parvenir au niveau de virtuosité du grand artiste qu'il fut. On peut imaginer qu'il devait préparer chaque jour les sujets qu'il aborderait, les anecdotes qu'il peaufinerait, les bons mots ciselés avec la finesse conjointe de son esprit poétique et de la conformité à une éducation aristocratique idéalisée. Il devait avoir des fiches sur chacun, sur leurs besoins et travers, éventuellement ce qu'il leur avait dit ou raconté (et sûrement ce maître de maison exceptionnel devait aussi savoir ce qu'on leur avait servi à sa table, et leurs penchants culinaires).

Pour séduire, toutes ses antennes étaient en alerte pour saisir la personnalité de son interlocuteur. Son sens de l'observation et de l'écoute¹¹, mais aussi une sensibilité très fine¹², étaient exacerbées par son besoin d'être apprécié. Il devait avoir du « feeling », ressentir les atmosphères, quand elles commencent à virer à l'orage, comme l'état émotionnel de son interlocuteur, avant même que les participants parfois ne s'en rendent compte. Il pouvait alors changer de sujet, apaiser les tensions par une flatterie, une anecdote ou un bon mot.

¹¹ L'atonie du modelé et des paupières supérieures

¹² Que l'on repère en particulier dans la finesse vibrante de ses narines. Sur les portraits elles paraissent un peu serrées, mais les observateurs s'accordent sur leur vibration constante.



Prud'hon 1807

Il feignait d'être discret et serein, alors que c'était une fouine à ragots et potins, qu'il voulait se mêler de tout et être toujours le centre de l'attention. Il s'est magnifiquement arrangé pour l'être, tout en affectant d'y être indifférent. Quelle mise en scène, élevant au niveau de grand art sa propre prestation !

De même, il devait tout contrôler en permanence, affectant un détachement des choses demandant un effort, ce qui n'aurait pas été compatible avec son rang. A quel travail devait-il s'obliger pour donner une telle impression de dilettantisme, il ne faut pas oublier que dans son enfance, travailler, pour un noble, était déroger.

Nous savons quel diplomate et négociateur hors pair il fut, nous en verrons plus loin la partie intellectuelle. Pour la partie de son caractère, nous avons vu comment il n'avait pas besoin de s'affirmer de façon virile face à un autre, il voulait le séduire pour mieux le manipuler. Charme, ruse et dissimulation sans état

d'âme, stratégie complexe laissaient peu de chances à des adversaires qui ne rencontreraient que rarement un tel joueur. Il sut se procurer le public lui renvoyant l'image flatteuse et idéale de lui-même qu'il peaufina toute sa vie, devenant un des meilleurs acteurs du siècle! Qu'il devait être agaçant, pour ceux qui le pratiquaient de près.

Ce qui devait être particulièrement énervant pour Napoléon, était ce recul permanent par rapport à l'engagement et aux responsabili-

tés. Une anguille, une savonnette sur laquelle on n'avait aucune prise.

Ne pouvant remplir son manque d'amour par l'autre, une autre façon d'essayer de le faire est de "se remplir" avec des objets matériels, on parle de "faim d'objets" insatiable. Et l'on sait son besoin incessant d'acheter des livres et tout ce qui coûtait cher et augmentait son goût pour le grandiose, la parure et l'épate. Bien sûr avec beaucoup de goût et de classe, mais quelle accumulation !

Si nous regardons Talleyrand dans sa facette de dirigeant, nous pouvons penser qu'en tant que chef hiérarchique de sa maison et de ses ministères, il devait avoir une certaine capacité à mobiliser les hommes, à les convaincre de le servir, il devait être passionnant à suivre dans ses stratégies, je le vois bien nourrir les membres de son cabinet d'anecdotes dont ils pouvaient se flatter auprès de leur propre public. Leur donnait-il l'illusion qu'il avait de l'estime pour leurs qualités et leurs services rendus?

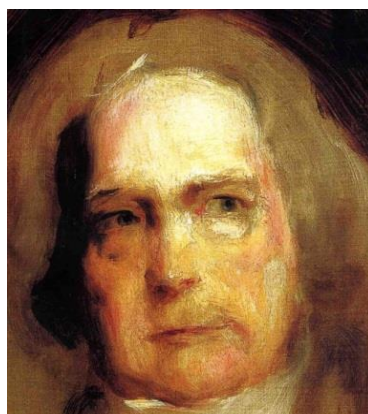
On devait faire ce qu'il demandait en se sentant flatté qu'il vous l'ait demandé, comme un privilège. Puis, il devait se détourner de vous, de façon glaciale, s'il jugeait que vous ne pouviez plus servir.

C'est sans doute la source de sa réputation de reptile, d'animal à sang froid, car il n'y a pas l'éprouvé chaleureux qui vous approche dans votre humanité, mais une tête froide qui calcule ce qu'il peut obtenir de vous. Evidemment, sans chaleur humaine, sans sentiment de proximité ou de fraternité, il était passionnant, subjuguant de charme déployé, mais n'avait pas de charisme. Je

pense que nous avons là l'explication de tant de détestation sur sa personne, personne n'aime avoir été manipulé froidement comme un pion dont on a soupesé l'importance, fait faire l'action pour laquelle on a été séduit, puis laissé sur le bord du chemin, une fois l'utilité consommée, comme un rebut inutile.

On peut se poser la question : quand le masque, à force d'être présenté comme une carapace protectrice et permanente, finit par devenir le caractère acquis et incrusté dans la personnalité comme dans la face?

3. Le plan intellectuel



Wilkie 1828

Pour l'étude de son esprit décrit par tous comme si brillant, je me servais surtout du masque mortuaire qui est au Musée de l'Homme, et qui montre un front particulièrement subtilement sculpté, tout en délicatesse. Comme en toute science humaine, un élément seul ne veut rien dire

par lui-même, il faut le ramener à un ensemble, il faut étudier le visage tout entier et ses intersections systémiques. L'intelligence est une fonction globale qui se développe parallèlement à toutes les autres compétences de la personne. Même la délicatesse du dessin de la bouche va intervenir dans son amour de la belle langue, du mot ciselé comme la problématique d'estime de soi va féconder le travail de développement de ses grands talents intellectuels¹³.

¹³ On observe un très grand front, expansif comme une boule ronde que ne viennent marquer que des aplats discrets près des tempes, celles-ci sont

Par ces caractéristiques morphologiques, nous avons une pensée rapide, vive, avec un champ de conscience particulièrement vaste. Il est curieux comme une chatte, s'intéresse à tout, sans rien trier, au futile comme à l'important. Il devait être aussi friand de potins que d'avancées stratégiques ou scientifiques (si on les lui présentait de façon vivante et pleine d'esprit, car il devait fuir les esprits tristes et besogneux) Très rapide dans ses associations, avec une mémoire photographique¹⁴, et comme il l'a travaillé comme un de ses outils d'excellence, elle devait être encyclopédique.

Il adorait certainement apprendre, se cultiver avec gourmandise, et par son besoin relationnel, le faire plutôt dans les échanges que dans de longues lectures solitaires. Les études ont du être pénibles, s'il n'avait pas de spectateurs.

Il devait rechercher ce qui était nouveau, en émergence, être en avance sur son temps, lancer les modes, découvrir un nouveau talent, une nouvelle façon de faire. Ce qui n'empêche pas non plus son attachement nostalgique au passé pour ses manières et son environnement.

Avec la paupière mobile lourde qu'on lui voit dès la jeunesse, il y a une réceptivité quasi féminine ici, un sens de l'observation qui ressemble à celui d'un peintre ou d'un poète qui se laisse imprégner, plutôt que celui d'un entomologiste qui scrute, comme l'on aurait tendance à le décrire. En effet, regardez les yeux à la paupière mobile rêveuse que ce soit dans les portraits de Da-

fortement aplaties par la rétraction latérale, ce qui va dynamiser la pensée. Avec des yeux grands et très légèrement abrités, car ses bosses sus-orbitaires sont fines et discrètes comme celles d'une femme

¹⁴ Trop peu de rétraction frontale pour bloquer la mémoire de rappel.

vid, Gérard ou même Scheffer à la fin de sa vie, c'est celle d'un homme qui fatigue dans une longue extraversion et qui rêve pour se reposer de cet effort. Cela lui permet d'entrer dans son monde intérieur, de stratifier toutes les impressions gravées dans sa mémoire sensorielle pour les métaboliser dans l'œuvre d'art qu'était sa conversation.

Les éléments d'organisation de son esprit vont venir plutôt de l'apprentissage et ne domineront jamais, car cela aurait modifié la structure de son front. Ce que l'on va voir évoluer dans le temps c'est un durcissement de la bouche. C'est sans doute un essai pour sortir de la dépendance avec un besoin de maîtriser l'environnement.

Plus porté sur la globalité que le détail, la synthèse que l'analyse, il devait sous-traiter celle-ci comme une tâche inférieure à la brillance de son esprit. C'était un esprit intuitif, qui saisissait autant ce qui se passe au sommet de l'iceberg que sans doute ce qui se passe sous la ligne de flottaison des événements.

Il devait avoir du mal à se concentrer, à aller à l'essentiel, l'esprit trop vif et dispersé par cent projets ou intérêts différents. Comment s'est-il autodiscipliné pour arriver

à se concentrer dans la préparation des traités, à avoir l'esprit de synthèse dont il pouvait faire preuve ? Tout ce travail devait être préparé par des secrétaires le connaissant bien. Ensuite, « il dormait dessus », et il avait la solution par des intuitions fulgurantes au réveil. C'est en les exposant à son auditoire favori, sans doute des femmes fines et admiratives (la duchesse de Dino a dû être admirable sur ce plan), pour « faire des balles », comme au tennis, qu'il les modifiait selon l'effet produit.

Sa pensée survolait, agacée par les détails matériels, amoureux des détails esthétiques, tout devait être parfait dans le sens de la beauté et du goût. Il avait développé comme Fouquet, l'art de s'entourer des meilleurs collaborateurs. Ceux qui préparaient tout, que ce soit l'organisation ou le concret que son œil d'esthète pouvait embrasser d'un seul coup. Nous imaginons bien ses collaborateurs guetter son approbation ou leur terreur devant une marque d'agacement.

Son imagination lui permettait une résolution de problèmes créative et originale¹⁵, il avait la solution avant d'y avoir réfléchi, puis il devait la polir, la laisser se développer dans son esprit avant de la ciseler par la confrontation à son auditoire. Vaste réservoir de rêves et d'idées, les connexions se faisant en évitant la logique cartésienne, ce qui permet la brillance des associations, le surgissement de la solution inattendue, à "trois bandes avant", dont la complexité flirtait souvent avec la perversité. C'est peut-être là qu'on trouve sa passion pour le jeu de whist, ancêtre du bridge auquel il jouait toutes les nuits.

Tous ces éléments, que ce soit sa créativité imaginative, son intuition, sa capacité à se projeter dans l'avenir, d'improviser de façon originale, sa vision globale et prospective en ont fait un stratège exceptionnel. Comme

¹⁵ Vaste bulbe imaginaire du haut de son front, auquel il avait accès sans garde-fou que lui aurait apporté de plus grand creux dans le front.

Napoléon, il était capable de voir une stratégie dans sa globalité spatiale et temporelle. Par contre, il la mettait au service de la négociation, où il pouvait déployer cette stratégie avec une finesse d'esprit particulièrement ingénieuse et subtile. Son goût de la victoire se savourait dans les résultats obtenus sur le long terme, et non en terme de victoire affirmée sur l'adversaire.

Cette hauteur de front s'allie souvent à un besoin de transcendance et de spiritualité. A-t-il inventé une spiritualité personnelle qui satisfasse son besoin d'idéalisation d'une figure suprême ? Malgré le cynisme que devait entraîner une trop longue fréquentation de la comédie qu'était la religion chez ces prêtres aristocrates du XVIIIème siècle ? Et il ne faut pas oublier la comédie

qu'il joua lui-même à la Fête de la Fédération du 14 juillet 1790, où il célébra une messe. Il aurait alors dit à La Fayette¹⁶, aussi jeune que lui, et craignant le fou-rire : « Ne me faites pas rire ! ».

Cette imagination débridée devait aussi lui apporter quelques défauts. Sans doute une difficulté à trancher et prendre des décisions. Il voyait trop de conséquences

possibles à une décision, et comme nous l'avons vu son tempérament était plus on-doyant et prudent, qu'affirmé.

Il devait parfois avoir du mal à faire la différence entre ses souhaits, ses rêves et ce que la réalité pouvait lui permettre.

Dernier « défaut », s'il avait sans doute des mots cinglants de drôlerie envers ses con-

¹⁶ Waresquiel p192

temporaires, il y a fort à penser que ses failles d'estime de soi empêchaient tout humour et dérision envers lui-même, ou alors c'était tellement travaillé au deuxième degré que cela apparaissait comme des compliments déguisés.

J'espère vous avoir transmis une partie de la complexité de ce personnage hors du commun, certainement un des plus grands diplomates que la France n'ait jamais eu. Mon admiration va à l'incroyable construction de sa personnalité publique pour masquer ses fragilités et faire oublier sa disgrâce physique. J'ai été particulièrement étonnée que le personnage soit à ce point fabriqué, ciselé admirablement pour parvenir à ses fins de grandeur et d'influence sur le cours de l'histoire. C'est souvent de la correction de

leurs « défauts » que les grands hommes tirent leur excellence. Talleyrand, sans malformation, aurait fait un militaire bien moins brillant que le diplomate qu'il fut, et aurait sans doute perdu sa tête pour avoir voulu rester fidèle aux traditions aristocratiques de son rang. Alors que pour toute armée, au Congrès de Vienne, il n'eut que son esprit et sa personnalité, peaufinés comme des œuvres d'art; un des meilleurs cuisiniers de son temps, quelques jolies femmes et un art unique de recevoir. Cela lui permit de retourner la défaite française de Waterloo en une victoire, il revint avec un traité très favorable à la France, prouvant que ce qu'il y avait dans le bas de soie était un des esprits les plus brillants de son temps.

Talleyrand et la liberté d'expression

Par Claude Jambart, membre du CA de l'association Les Amis de Talleyrand

Intéressons-nous, en ces jours où la liberté d'expression est menacée, à la position de Talleyrand sur la liberté de pensée et, ce qui va de pair, avec le droit d'expression.

Talleyrand, né en 1754, a baigné dans les Lumières. En 1778, Talleyrand se fait « bénir » par Voltaire, alors à Paris pour y mourir. « Cette visite, cet agenouillement sacrilège expriment la très réelle, très profonde admiration de Talleyrand pour Voltaire » (J. Orioux). Talleyrand, toute sa vie, fut en effet un fervent voltairien. Dans son bureau, à Valençay, trônaient deux bustes, de Voltaire et de Rousseau, toujours en place aujourd'hui.

Les Lumières donc. Les philosophes des Lumières souffrirent bien évidemment de la censure. Tout ouvrage doit obtenir une

« permission » royale. Malesherbes, à la direction de la Librairie, se veut être le protecteur de l'*Encyclopédie*, et instaure la permission tacite, mais les auteurs et les œuvres peuvent être alors mis en cause à tout moment par trois juridictions : la Sorbonne, les Assemblées du clergé (dont les jésuites, très opposés à l'*Encyclopédie*) et le Parlement. Malesherbes demandera ensuite l'abolition de toute censure dans son *Mémoire sur la liberté de la presse* (1788).

Les auteurs essaient de contourner la censure par différents moyens : impressions à l'étranger, emplois de faux noms d'auteur, éditions sans nom d'auteur, ... Mais la censure, cependant, réussit à sévir. Voltaire est condamné à l'exil (Londres) en 1726. Son livre *Lettres philosophiques* est condamné à être brûlé par le Parlement en 1734. Diderot

est emprisonné à Vincennes en 1749 pour sa *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient*. Les deux premiers tomes de l'*Encyclopédie* sont interdits en 1752. *De l'Esprit des lois* de Montesquieu est mis à l'index (sanction : l'excommunication) en 1751, tout comme l'*Encyclopédie* en 1759. *L'Emile*, est brûlé par le bourreau, et Rousseau doit fuir, en 1762. Son livre *Les lettres de la montagne* est brûlé en 1764 ...

Voltaire s'engage donc tout naturellement pour la liberté d'expression : « Dans une république digne de ce nom, la liberté de publier ses pensées est le droit naturel des citoyens » (*Idées républicaines*, 1762).

Talleyrand sera fidèle à cette aspiration à la liberté d'expression, corollaire des libertés de conscience et d'opinion, et ceci toute sa vie durant. Il ne fut cependant pas toujours en position de contribuer à la faire respecter sous les régimes successifs qu'a connus la France, dont certains peu démocratiques. Sous l'Empire, par exemple, la presse sera sous le contrôle de Fouché.

Mais revenons à 1789. Extrait du *Cahier des délibérations du clergé assemblé à Autun*, en 1789, largement inspiré et approuvé par Talleyrand : « La liberté d'écrire ne peut différer de celle de parler ; elle aura donc la même étendue et les mêmes limites ; elle sera donc assurée, hors des cas où la religion, les mœurs et les droits d'autrui seraient blessés ; surtout elle sera entière dans la discussion des affaires publiques, car les affaires publiques sont les affaires de chacun ».

Le 14 juillet 1789, Talleyrand est le premier membre élu (parmi 8 titulaires, dont Mounier, Le Chapelier, Sieyès, ...) du comité de la Constitution, rôle important s'il en fut. Il

sera maintenu le 15 septembre, malgré le renouvellement de ce comité. A ce titre, il contribue à la rédaction de la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*, préambule de la Constitution. Cette déclaration (26 août 1789) affirme : « Nul ne doit être inquiété pour ses opinions, mêmes religieuses, pourvu que leur manifestation ne trouble pas l'ordre public établi par la loi ». (article 10), et « La libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'homme ; tout citoyen peut parler, écrire, imprimer librement, sauf à répondre de l'abus de cette liberté dans les cas prévus par la loi ». (article 11).

Cette déclaration de principe sera très diversement suivie d'effets. La censure sera rétablie par le décret du 2 août 1793 pour les théâtres. Le 21 mai 1794, la Convention ressaisit la censure, qu'elle attribue à son comité d'instruction publique. Un décret de Napoléon la rétablit officiellement en 1810.

Le 28 janvier 1790, Talleyrand défend les droits politiques des Juifs, en traitant de la question des Juifs portugais et avignonnais.

Le 7 mai 1791, Talleyrand défend, à la tribune de l'Assemblée, les droits du clergé réfractaire : « Chez un peuple libre et digne de l'être, la liberté religieuse comprend indistinctement toutes les opinions, sans distinction de secte ; si celle des juifs, des protestants doit être respectée, celle des catholiques non conformistes doit l'être également ... », et aussi : « Il est temps que l'on sache que la liberté d'opinions ne fait pas en vain partie de la Déclaration des droits ... S'il doit être libre à chacun ... d'avoir une opinion différente de celle des

autres, il est clair qu'il lui est également libre de la manifester ... de là suit évidemment la liberté des cultes. Tout cela est renfermé dans la Déclaration des droits ; tout cela est la Déclaration des droits elle-même».

Le 23 août 1789, il s'oppose avec Mirabeau à la notion de « culte dominant » pour la religion catholique.

Ces prises de position lui vaudront, au début de la Révolution, des tombereaux d'injures, dont certaines du clergé d'Autun.

Dans le préambule du Concordat, en 1802, Talleyrand obtient que la religion catholique soit désignée non pas comme « religion dominante » ou « religion d'Etat », mais comme « religion de la majorité des citoyens ». Il fait écrire par d'Hauterive que la religion ne doit jamais être élevée « contre les principes de la liberté ».

Le 6 avril 1814, Talleyrand fait voter par le Sénat, qu'il préside, la « Constitution sénatoriale ». Les libertés d'opinion, religieuse, d'expression et de la presse y sont énoncées: « La censure ne pourra jamais être rétablie ». Il voudra ensuite imposer ce texte au roi. Le comte d'Artois acceptera certes cette Constitution à son entrée à Paris, mais Louis XVIII la récusera ensuite

pour édicter sa Charte « octroyée ». Les « libertés » sont maintenues, mais le catholicisme devient religion d'Etat.

Talleyrand interviendra le 24 juillet 1821 à la Chambre des Pairs de France pour s'opposer au renouvellement de la censure, instaurée initialement le 30 mars 1820 suite à l'assassinat du duc de Berry. : « Quand la presse est libre, lorsque chacun peut savoir que ses intérêts sont ou seront défendus, on attend du temps une justice plus ou moins tardive ; l'espérance soutient, et avec raison ; car cette espérance ne peut être longtemps trompée. Mais quand la presse est asservie, quand nulle voix ne peut s'élever, les mécontentements exigent bientôt, de la part du gouvernement, ou trop de faiblesse ou trop de répression ».

Pour intervenir ainsi le 24 juillet 1821, Talleyrand sera resté tout exprès à Paris : « Je reste ici quelques jours pour donner mon vote, quelque inutile qu'il soit, contre la censure, mais il faut rester dans les doctrines qu'on a professées toute sa vie ».

En février 1822, il termina un discours sur la question des délits de presse en invoquant Malesherbes : « Je vote avec Malesherbes le rejet de la loi ».

Malesherbes ? La boucle est bouclée.

DANS LA BIBLIOTHEQUE

Robert OUVRARD : "Le Congrès de Vienne (1814-1815). Carnet mondain et éphémérides". Paris, Nouveau Monde Editions/Fondation Napoléon, 2014, 570 pages.

Charles-Otto ZIESENISS : "Le Congrès de Vienne et l'Europe des Princes". Paris, Pierre Belfond, 1984, 296 pages.

Guglielmo FERRERO : "Talleyrand au Congrès de Vienne". Paris, Editions de Fallois, 1996, 329 pages.

Charles ZORGBIBE : "Metternich, le séducteur diplomate". Paris, Editions de Fallois, 2009, 527 pages.

Auguste de LA GARDE-CHAMBONAS : "Souvenirs du Congrès de Vienne". Paris, Librairie Emile-Paul Editeur, 1904, 461 pages.

Françoise DE BERNARDY : "Charles de Flahaut 1785-1870. Que deux reines aimèrent". Paris, Librairie Hachette, 1954, 277 pages.

Pierre BRANDA : "La guerre secrète de Napoléon. Ile d'Elbe 1814-1815". Paris, Perrin, 2014, 474 pages.

Pierre COMBALUZIER : "Recueil de la correspondance de l'Ambassade du Prince de Talleyrand à la Conférence de Londres - 1830-1834". Avec une préface d'Emmanuel de Waresquiel. Orthez (64), France Libris, 2014, 686 pages.

Alexis BREZET et Jean-Christophe BUISSON : "Les Grands Duels qui ont fait la France". Un article de treize pages de Thierry LENTZ sur "Talleyrand et Fouché - la guerre des ombres". Paris, Le Figaro Magazine/Perrin, 2014, 423 pages.

XXX : "Talleyrand intime - d'après sa correspondance inédite avec la Duchesse de Courlande - la Restauration en 1814". Paris, Ernest Kolb Editeur, s.d., 282 pages.

Marc DU POUGET : "Du petit théâtre de Valençay au théâtre de l'Europe. Les princes d'Espagne à Valençay ou la tragi-comédie espagnole". Un article de douze pages dans la brochure "Le Drapeau et la Rose des Vents. Guerres et voyages sous la Révolution et l'Empire". Le Blanc, Amis de la Bibliothèque Municipale du Blanc Editeur, 2012, 196 pages.

Georges PALLAIN : "Correspondance inédite du Prince de Talleyrand et du Roi Louis XVIII pendant le Congrès de Vienne". Paris, Librairie Plon, 1884, 528 pages.

Gaston PALEWSKI : "Le miroir de Talleyrand - Lettres inédites à la Duchesse de Courlande pendant le Congrès de Vienne". Paris, Librairie Académique Perrin, 1976, 238 pages.

Yves BRULEY et Thierry LENTZ : "Diplomaties au temps de Napoléon". Actes du colloque des 24 et 25 mars 2014 organisé par la Fondation Napoléon, l'Académie des Sciences morales et politiques, la direction des Archives du ministère des Affaires étrangères et le Souvenir napoléonien. Paris, CNRS Editions, 2014, 377 pages.

DANS LA BIBLIOTHEQUE (suite)

Emmanuel de WARESQUIEL : "Fouché - les silences de la pieuvre». Paris, Tallandier/Fayard, 2014, 831 pages.

Louis MADELIN : "Talleyrand". Perrin, 2014, collection Tempus, 592 pages.

Louis MADELIN : "Joseph Fouché". Avec une préface de Jacques-Olivier Boudon. Paris, Nouveau Monde Editions, 2010, 895 pages.

Marie-Pierre REY : "Alexandre Ier". Paris, Flammarion, 2009, 593 pages.

Marie-Pierre REY : "1814. Un Tsar à Paris". Paris, Flammarion, 2014, 330 pages.

Serge FLEURY : "Talleyrand, maître souverain de la diplomatie". Montréal (Canada), Les Editions Variétés, 1942, 263 pages.

Pierre RAIN : "La diplomatie française de Mirabeau à Bonaparte". Paris, Librairie Plon, 1950, 258 pages.

François NELIDOV : "Talleyrand-Delacroix. Correspondances 1822-1838". Avec une préface de Jean Tulard. Paris, Editions SPM, 2014, 195 pages.

Emile DARD : "Le comte de Narbonne. 1755-1813". Paris, Librairie Plon, 1943, 314 pages.

Jean LUCAS-DUBRETON : "La Restauration et la Monarchie de Juillet". Paris, Librairie Hachette, 1937, 320 pages.

Danièle SALLENAVE : "Dictionnaire amoureux de la Loire". Paris, Plon, 2014, 977 pages. Voir l'article "Valençay et Rochecotte", pages 901-909.

SIR HENRY LYTTON BULWER : "Essai sur Talleyrand". Paris, C. Reinwald, Libraire-Editeur, 1868, 396 pages.

Michel PONIATOWSKI : "Talleyrand et l'ancienne France" 1754-1789". Paris, Librairie Académique Perrin, 1988, 584 pages.

Michel PONIATOWSKI : "Talleyrand aux Etats-Unis 1794-1796". Paris, Librairie Académique Perrin, 1976, 671 pages.

Michel PONIATOWSKI : "Talleyrand et le Directoire 1796-1800". Paris, Librairie Académique Perrin, 1982, 908 pages.

Michel PONIATOWSKI : "Talleyrand et le Consulat". Paris, Librairie Académique Perrin, 1986, 796 pages.

Table des matières

Editorial, par Roland Martinet	page 1
Les 200 ans du congrès de Vienne, par Claude Beauthéac	page 3
Une conférence de Robert Ouvrard sur le congrès de Vienne, par Claude Beauthéac	page 5
Les principes de Talleyrand lors des négociations du congrès de Vienne, par Claude Beauthéac	page 6
Talleyrand dans nos communes, par Claude Jambart	page 9
Talleyrand et la réunion de Mulhouse à la France : un rôle symbolique qui illustre la position des ministres du Directoire, cantonnés à des tâches d'exécution, par Jean-Marie Bader	page 10
50ème anniversaire du début des travaux de rénovation du château de Rundale en Lettonie, par Eric Schell	page 18
Les conférences du Marais : quand Talleyrand hébergeait les princes d'Espagne déchus à Valençay, par la Blogazette des Ulis et du Hurepoix	page 20
Le traité de Valençay (1813) : le séjour des princes d'Espagne à Valençay (1808-1814). Rétrospective d'une exposition historique, par Gaëlle Matrat :	page 21
Les conférences du Marais : un Talleyrand dans la Grande Guerre, par la Blogazette des Ulis et du Hurepoix	page 28
Un Talleyrand dans la Grande Guerre (suite), par Eric-Mension-Rigau	page 31
Les maîtresses connues de C.-M. de Talleyrand-Périgord, par Johan A. Lybeck	page 41
Talleyrand : la soie de l'esprit français, par Carleen Binet	page 52
Talleyrand et la liberté d'expression, par Claude Jambart	page 61

LE COURRIER DU PRINCE

Bulletin d'information de l'Association
LES AMIS DE TALLEYRAND

Siège : Château de Valençay - 36600 Valençay - www.amis-talleyrand.fr - groupe Facebook « Les Amis de Talleyrand »

Responsable de la publication : Roland MARTINET

Comité de rédaction : Roland MARTINET, Georges LEFAIVRE, Anna de BAGNEUX, Alexandre BELONOSCHKIN, Claude BEAUTHEAC ;

Recherche et choix des articles : Claude BEAUTHEAC

Maquette et composition : Claude JAMBART

Parution annuelle. N°7 -janvier 2015

La reproduction des textes est interdite, sauf autorisation préalable de l'auteur.

Crédit photos : les photos ou reproductions sont fournies par les auteurs des articles ou par le responsable de la maquette, sous leur seule responsabilité



Médailion de cheveux de Talleyrand, château de la Moustière

Photos de Claude Beauthéac, reproduites avec l'aimable autorisation de Mme Anne de Grimouard